

Spartacus

« L'homme de la Terre »

Pascal Kulcsar

Prologue — L'Héritage des cendres

Il y a bien longtemps, avant que les étoiles ne portent un nom, un homme s'éleva contre son destin.

Son nom traversa les siècles comme un cri dans la tempête : Spartacus.

Sous le ciel de Rome, il mena des hommes esclaves vers l'aube de leur dignité.

Il perdit, certes, mais dans sa défaite, il grava la première victoire de l'humanité : celle de l'esprit refusant de plier.

Son corps périt sur la croix, mais son souffle resta dans la poussière, dans les vents, dans le sang de ceux qui viendraient après.

Les siècles s'écoulèrent.

Les empires s'effondrèrent, les dieux se turent, et la Terre oublia presque le nom du Thrace. Mais le cosmos, lui, n'oublie rien.

Car dans l'éther où les âmes errent, une mémoire veille encore.

Une flamme minuscule, tremblante, a survécu et cette flamme, un jour, trouva un hôte.

Un enfant naquit, porteur d'une empreinte ancienne.

Son regard contenait la mélancolie des champs de bataille et la promesse d'un monde à réinventer.

Son nom était : Andy Storm.

Nul ne pouvait deviner alors que le fils des tempêtes deviendrait, à son tour, le flambeau des hommes.

Qu'il relèverait le combat là où son ancêtre l'avait laissé : non plus contre Rome, mais contre l'oubli, la peur et la mort elle-même.

Et quand le tonnerre s'abattrait sur les arènes d'un autre monde,

quand les deux soleils de Yaras embraseraient le ciel de feu et de sang,

le nom de *Spartacus* renaîtrait, porté par un Terrien en exil,

comme un écho venu des âges pour rappeler à l'univers entier une seule vérité :

L'homme peut être enchaîné, mais son âme, jamais.

Chapitre 1 « Le Sang du Premier Combat »

Aux confins du bras du Sagittaire, là où la Voie lactée se dilue en une tache d'encre, un essaim d'étoiles file en silence, traçant des traînées d'or fondu qui percent l'obscurité. Leur lueur couronne un système solitaire, une parure d'ambre suspendue au vide et, au sein de cette couronne, brûlent deux soleils blancs qui embrasent la planète bleutée : Yaras.

Vue de l'espace, la sphère paraît respirer : chaque océan, chaque continent y pulse comme un organisme ancien. L'atmosphère oscille de reflets métalliques ; les vents, chargés de poussières luminescentes, déroulent des rubans d'argent au-dessus de mers opalines. Les premiers rayons d'un matin double viennent caresser un continent aux teintes changeantes de forêts colossales aux troncs antiques, de plaines infinies, de rivages de sable blanc où les vagues se brisent en voile sauvage.

Entre trois chaînes de montagnes, dont les cimes s'épanouissent en blanc laiteux, s'érige un dôme immense, bleu et poli, ancré dans la roche comme un joyau protégé sous verre. À sa proximité, une cité au déploiement pharaonique de métal, de verre, d'angles projetés vers le ciel clame l'audace des architectes qui la firent. Mais c'est à l'intérieur du dôme que le paysage se renverse et devient le prodige : suspendue au-dessus d'un abîme de nuées mouvantes, l'Arène Xiorcienne règne.

La cité est verticale. Des passerelles larges comme des artères, peintes d'un rouge profond et fouettées par des vents qui semblent connaître l'histoire des pierres, relient d'énormes maisons de basalte poli, coiffées de toits triangulaires couverts de métaux satinés. D'immenses arches de membranes osseuses d'un titan oublié ouvrent le chemin vers les quartiers. Elles sont veinées, sculptées de motifs géométriques qui luisaient comme des écritures sacrées à l'aube. Sous l'architecture suspendue, la brume s'enroule, avale la lumière ; au sein de ce manteau laiteux, d'énormes créatures glissent : oiseaux reptiles à l'allure atemporelle, ailes immenses décrivant des spirales entre les cimes dénudées. Elles patrouillent, sentinelles silencieuses prêtes à fondre sur quiconque chutera des ponts sacrés.

C'est là, sur l'un de ces ponts larges et polis, que la lutte a pris forme. Le bois vibre sous le vent, et, malgré l'altitude, chaque pas résonne comme un coup porté au monde.

Diego Fuentes lutte pour sa vie.

Terrien venu d'un monde lointain, il porte la parure d'un peuple disparu : motifs d'aigles brodés, cuiraille fracturée, des lambeaux qui claquent au moindre souffle. Son visage, rougi par l'effort, est sillonné de peur et de sang. La sueur colle ses cheveux à la tempe ; l'odeur métallique du fer lui brûle la gorge. Sa main gauche serre un bouclier de pierre craquelant ; dans la droite, une lame qui capte la lueur des deux soleils et des trois lunes, comme autant d'yeux satellites fixant le dénouement.

Un cri aigu fend la brume. Diego lève les yeux instinct plus que volonté et voit apparaître deux cerceaux d'or jaune comme des lunes assassines. Ils tournent, sifflent, rappellent des vautours mécaniques. Il pare l'un, détourne l'autre ; mais la vie a d'autres comptes à régler : une triple lame surgit, efface l'air et s'enfonce dans son ventre.

La douleur le tranche comme un fil ; le cri qui s'échappe de lui n'est pas seulement un appel, c'est un passage. Dans l'instant où son sang explose en nappes rouges sur le bois vermillon, sa pensée revient fragmentaire, obstinée aux raisons qui l'ont mené ici : l'espoir, la révolte, la promesse faite à une terre lointaine. Les souvenirs affluent par bribes une mère qui courbait l'échine devant un horizon de poussière, une ville en ruine, le serment murmurant que l'humanité ne serait pas avalée sans répondre et avec eux, l'absurdité douce-amère de se trouver réduit à un nom sur une dalle d'arène.

Tusulac se détache des nuées.

Chef des Xiorciens, il semble façonné pour l'épreuve : massif, couronné d'un métal sombre constellé de signes, le corps cavalier reflétant les éclats du duel. Deux soleils parallèles, inscrits dans des triangles d'or, ornent sa cuirasse ; son casque sphérique, percé d'une myriade d'ouvertures, ne laisse rien deviner du visage seulement une voix profonde, mécanique, qui vibre comme un tambour sous la pierre.

— Ce lieu sacré, dit-il, porte la gloire et la foi de Xiorc.

Chaque mot tombe avec la solennité d'un oracle. Autour de lui, les cerceaux reviennent comme complices dociles ; il les rattache à sa ceinture. D'un geste sec, il lève un bras garni d'un bouclier en forme de diamant vers l'horizon baigné de lumière. Ses mouvements ne sont pas simplement ceux d'un guerrier : ils sont rituels, précis, couverts de la lenteur d'un rite ancien.

Diego, à genoux, porte le monde sur ses épaules ; la bouche pleine de goût de cuivre, il murmure, retombant dans la langue vulgaire de son peuple :

— Tu peux me tuer, Tusulac... mais la confrontation intergalactique... ne fait que commencer...

Les mots sortent en hoquets, mais portent une vérité qui dépasse la douleur : il ne parle pas seulement pour lui, il parle pour un avenir encore plus vaste que ces planches suspendues.

Tusulac incline la tête. Un grondement sourd, comme le souffle d'une bête mécanique, s'échappe de son casque. Lentement, il tire l'un des cerceaux instrument de guerre autant que de symbole et le glisse sous la gorge de l'homme tombé. Sa voix, lorsque les sons reviennent, est fer et clairon :

— Moi, Tusulac, chef des Xiorciens, j'honore ta mort. Que ta fin résonne dans la mémoire de ton espèce. Le temps des Terriens est compté.

Il prononce les paroles en choisissant chaque syllabe comme on pose une pierre tombale. Il n'y a ni haine brouillonne ni triomphe vulgaire ; il y a la conviction froide d'un peuple qui lit dans la conquête la justification de son existence.

Un éclat métallique, un souffle coupé.

La tête de Diego tombe, roule, vient s'immobiliser sur les planches vermillon avant d'être engloutie par la brume. Une des créatures volantes, yeux affamés, fond sur la proie et l'arrache au monde des vivants ; la chair disparaît en un battement d'ailes. Le corps reste, bras

retombant, puis glisse, inerte. Le sang s'infiltré entre les lattes, teinte l'air d'un linceul rouge qui s'élève et danse au vent.

Tusulac se redresse. Il inspire comme pour avaler l'âme du mort ; d'un geste solennel, il lève sa triple lame vers le ciel, et sa voix tonne, portée par les arches et renvoyée par la brume :

— Personne n'arrêtera ma domination durant ces jeux ! J'anéantirai vos peuples, vos mondes inférieurs et vos illusions d'humanité !

C'est une proclamation et un avertissement. Le son roule sur la cité suspendue ; les ponts gémissent, les dômes noirs vibrent. À l'oreille de ceux qui savent écouter entre les mots, il y a plus qu'un dessein de conquête : il y a la mécanique d'un empire qui se construit par la peur, un système de représentation où la mise à mort devient sermon.

Les soleils déclinent lentement derrière les nuées. La brume baisse le rideau de la lumière. Le silence retombe, dense, presque religieux ; il enveloppe la cité comme un suaire. Mais sous cette quiétude apparente, quelque chose s'amorce : un frémissement, une inquiétude qui courbe les conversations dans les ruelles. Les Sages si l'on en croit les rares silhouettes qui se dessinent, robes longues serrant des amulettes, yeux calmes échangent des mots mesurés, la mâchoire serrée. Leurs silences disent plus que leurs paroles : la décision d'un chef n'est pas seulement celle d'un homme ; elle est l'écho d'un peuple.

Et pendant que la brume avale le reste de la scène, que les ailes des sentinelles reviennent tracer des cercles au loin, la première goutte de ce qui sera une averse de sang a déjà marqué le bois sacré. La première tête, le premier nom, le premier cri toutes choses qui, plus tard, prendront sens dans les récits et les colères d'autres mondes.

Chapitre 2 « L'Homme de Cleveland »

Sur Terre, à des années-lumière du tumulte de Yaras, la pluie s'acharne contre les vitres de l'Université de Cleveland. Elle martèle les carreaux avec la constance d'un métronome céleste, transformant la ville de l'Ohio en un vaste aquarium de lumière opaque. À l'intérieur, la grande salle de sport résonne de cris, de souffles et de chocs sourds : un orage d'hommes, de muscles et de volonté.

Sur le tatami central, deux silhouettes s'affrontent. Le sol vibre sous leurs pas, les néons tracent sur leur peau des éclats de guerre moderne. L'air est saturé de sueur, d'effort, de sel.

Andy Storm vingt ans, le torse noueux, les yeux cerclés d'insomnie fait face à Nathan, plus petit, plus nerveux, l'agilité d'un fauve aux aguets. Ils se frôlent, s'enlacent, se heurtent. Chaque prise devient un combat intérieur, chaque mouvement une tentative d'oubli. Andy grogne, retient, s'élance, mais la fatigue le ronge comme un feu froid. Nathan pivote, crochette la jambe, le plaque avec la brutalité d'un éclat de tonnerre.

Un claquement sec. Un cri étranglé.

Andy frappe le sol, paume ouverte le signe universel de la défaite.

— Stop ! Hurle le professeur, massif, le corps rond mais la voix solide, au bord du tatami.

Nathan relâche la prise, se relève d'un bond, les pupilles dilatées par la victoire.

— J'ai battu le grand champion interuniversitaire ! Ricane-t-il. Tu n'es plus que l'ombre de toi-même, Storm. Personne ne reste invaincu !

Le professeur, grand homme noir au visage calme mais ferme, lève une main lourde de sens.

— Beau combat, Nathan. Maintenant file à la douche avec les autres. Et gardent tes leçons de morale pour plus tard.

Nathan, triomphant, s'éloigne en sautillant, laissant derrière lui l'écho de son rire moqueur.

Andy, lui, reste allongé, les bras écartés, le souffle déchiré. L'eau de la pluie claque toujours sur les vitres, brouillant les lumières de la salle.

Il finit par se redresser, retire son casque. Des mèches trempées lui retombent sur le front.

Son visage est celui d'un homme vidé, hanté.

— Désolé, prof... Nathan a raison. Je ne suis plus rien maintenant. Retirez-moi de l'équipe. Je ne vous mérite plus.

Le professeur s'approche, pose une main sur son épaule. Son regard est celui d'un homme qui connaît la douleur d'un jeune promue brisée.

— Tu traverses juste un passage difficile, Andy. Rien n'est perdu. Laisse le temps faire son travail.

Andy baisse lassement la tête.

— Plus rien ne m'intéresse, murmure-t-il. Plus rien du tout...

Il quitte la salle sans se retourner, la silhouette voutée, avalée par le claquement régulier de la pluie.

Derrière lui, les cris des autres lutteurs continuent, mais ils semblent venir d'un autre monde.

*

La pluie redouble, fine et obstinée. Elle efface les contours de Cleveland, brouille les feux rouges, dilue les passants.

Dans le bus du soir, Andy regarde sans voir. La vitre ruisselle, striée de lumière et de silence. Son reflet se mêle à celui des lampadaires, visage d'ombre et de fatigue.

Il glisse la main dans la poche intérieure de sa veste et en tire une photo pliée. On y voit quatre sourires figés dans un été disparu : ses parents, sa sœur Lindsay, et lui, plus jeune, insouciant.

Un instant, il s'y accroche. Puis la crispation revient. Les yeux rougis, il soupire, appuie sa tête contre la vitre et laisse la vibration du moteur bercer son chagrin.

Lorsque le bus le dépose, la ville semble l'avoir oublié.

Les rues défilent, longues, uniformes, bordées de pavillons identiques. Les pelouses gorgées d'eau reflètent les drapeaux américains plaqués contre les mâts par la pluie.

Andy marche sans hâte, silhouette grise dans un monde gris.

*

La maison familiale apparaît enfin modeste, affaissée, battue par l'humidité. Le perron grince comme un souvenir récalcitrant.

À l'intérieur, l'odeur du vieux bois et du café froid flotte. Le plancher gémit sous ses pas. Le buffet croule sous une pile de courriers : factures, relances, lettres administratives ouvertes avec la lassitude d'une vie qui s'effrite.

Il tend la main vers une enveloppe.

— Ne touche à rien, petit frère ! Cria Lindsay.

Sa grande soeur vingt-cinq ans, les traits tirés par les gardes de nuit, les yeux cernés, la blouse d'infirmière froissée. Elle s'avance, récupère la lettre d'un geste sec, soupire.

— Laisse, je m'en occuperai demain. L'hôpital déborde... il y a eu un carambolage sur la nationale.

Andy, les yeux dans le vide, reste muet. Il passe à côté d'elle sans un mot et sans réaction.

Lindsay l'observe, et son cœur se serre. Elle devine ce qu'il tait, cette lassitude qui n'a plus de mots. Alors, elle pose une main sur son bras, doucement :

— Dis au moins bonjour, Andy... s'il te plaît.

Il se tourne, maladroit. Elle l'enlace brièvement. Il sent sur elle le parfum d'alcool médical et de pluie.

— Ton plat préféré est dans le micro-ondes, murmure-t-elle avant de s'écarter.

Elle détourne le regard, essuie ses yeux et quitte la maison. Sur le seuil, elle jette un œil au drapeau détrempé, pendu comme un symbole à bout de souffle.

— Reprends confiance, Andy... il le faut, souffle-t-elle avant de disparaître sous la pluie.

*

Dans un silence que même la pluie ne parvient plus à couvrir. Andy reste seul, debout dans le salon, face au bruit étouffé du réfrigérateur. La télévision clignote : talk-shows, publicités, bulletin météo et visages sans âme. Il s'assoit dans le vieux fauteuil en cuir brun, celui où son père lisait autrefois le journal. Il mange sans faim, boit sans plaisir.

Son regard finit par se figer sur un cadre accroché au mur : ses parents, souriants, enlacés sous un ciel d'été. En bas, une plaque de cuivre :

« À nos chers parents, disparus trop tôt. »

Le tic-tac de l'horloge devient un battement de cœur.

Les secondes s'allongent, interminables.

Les larmes montent, lentes, tenaces, silencieuses sans qu'il les chasse.

Puis, d'un geste brusque, il abat la bouteille vide sur la table. Le verre teinte, éclate, s'éparpille partout comme des fragments de souvenirs.

Il les regarde un instant hagard, puis se lève, lourd, titubant.

Puis, il se lève difficilement. Monte les escaliers, chaque marche plus lourde que la précédente.

Le bois grince sous le poids de ce qu'il ne dit pas.

En haut, la lumière du couloir vacille, et le visage d'Andy s'efface dans la pénombre.

Le tonnerre gronde au loin.

Cleveland dort mais pour lui, la nuit ne fait que commencer.

*

Sa chambre est étroite, saturée d'un air stagnant. Les murs, tapissés de posters de combat et de visages de champions oubliés, semblent se resserrer sur lui. Les trophées, ternis par la poussière, scintillent à peine sous la lumière blafarde de la lampe de chevet. Une odeur de métal, de sueur séchée et de solitude imprègne les draps et les murs.

Andy allume la vieille chaîne stéréo posée sur son bureau.

Les premières notes de *Something in the Way* de Nirvana emplissent la pièce, lentes, suspendues, comme si elles hésitaient à exister.

La voix de Cobain s'élève, écorchée, presque trop humaine, venue d'un gouffre intérieur où tout se brise.

Andy passe les mains sur son visage, tire ses cheveux en arrière, le souffle court. Son corps tremble d'un trop-plein de fatigue et d'absence.

Il s'écroule sur le lit, les yeux fixés au plafond, la respiration haletante.

Sa main, lentement, glisse sous l'oreiller serpentant et fouillant comme un reptile prête à mordre. Ses doigts soudain rencontrent le métal froid d'un pistolet.

Il le saisit, le ramène contre lui. La lumière de la lampe s'y reflète en un éclat blafard, comme une étoile morte.

— Je veux en finir, murmure-t-il, la voix meurtrie, rauque, fêlée, presque étrangère.

La musique devient un écho lointain, une plainte égarée dans le vide. Andy ferme les yeux. Le canon effleure sa tempe. Sa main tremble. Une larme s'échappe, roule sur sa joue et tombe sur le métal.

Puis, dans un geste fragile, la tension se brise. Ses doigts s'ouvrent.

Le pistolet glisse, tombe sur le drap dans un bruit mat.

Le silence s'installe. Il ronge tout. Même la chanson s'efface, engloutie dans un souffle sourd.

Le temps passe. Peut-être quelques minutes. Peut-être une éternité.

Alors, quelque chose change.

Un frémissement parcourt l'air. Les posters frémissent, les rideaux se gonflent sans vent.

Sur le mur d'en face, le grand poster d'un lutteur se met à vibrer, comme animé d'une vie nouvelle.

Une déchirure lumineuse l'ouvre en son centre, laissant jaillir un faisceau bleu, pur, vibrant comme une note d'un autre monde.

La lumière s'épanouit dans la chambre. L'air crépite. Les objets tremblent, la poussière s'élève.

L'énergie bleutée enveloppe Andy, encore étendu sur son lit.

Son corps s'allège, se soulève doucement, suspendu dans la clarté vibrante.

Son visage laisse ses traits meurtris s'apaiser, ses paupières fermées, son souffle lourd devient paisible.

L'arme reste sur le drap, abandonnée, inutile.

Le rayon s'intensifie, s'élargit et avale tout ce qu'il a décidé de prendre.

Andy traverse lentement la paroi lumineuse, son corps soudain se dissout dans la clarté, puis disparaît, happé par le néant.

La pièce retombe dans le silence.

Les murs redeviennent immobiles. Le poster n'est plus qu'une feuille déchirée, pendante, inerte.

Seul persiste le tic-tac régulier de l'horloge.

Un battement obstiné.

Le dernier écho d'un monde qui vient de perdre un homme ou d'en voir naître un autre.

Chapitre 3 « La Guide de Yaras »

Quand il rouvre les yeux, Andy n'est plus chez lui. L'air autour de lui a cette perfection froide et immobile que prennent parfois les salles d'observation des musées : trop propre pour être vrai, trop silencieux pour être rassurant. Il est assis dans un fauteuil gris au toucher étrange, presque vivant, qui épouse chaque ligne de son corps comme si le cuir connaissait déjà sa fatigue. Au-dessus, un plafond blanc diffuse une lumière douce et régulière, comme si le jour avait été emprisonné dans les murs.

L'odeur n'est ni celle du métal ni celle de la terre ; elle pique d'électricité et s'entrelace d'un parfum féminin, sucré, floral, à la fois étranger et rassurant. La pièce a des proportions humaines mais une netteté venue d'ailleurs, chaque objet paraît poli par une attention distante.

Face à lui, une femme le regarde. Grande, svelte, presque irréaliste dans la fluidité de ses gestes. Ses cheveux châtain tombent en ondes sur ses épaules, sa robe diaphane capte la lumière et la renvoie en lignes pures. Son regard, d'un bleu perçant, ne cille pas ; il scrute comme si elle lisait les pensées qui dérivent derrière ses yeux.

Andy se redresse d'un mouvement brusque, la voix étranglée.
— Qui êtes-vous ? Où suis-je ? Où est ma sœur ?

Elle ne répond pas d'emblée. Elle se lève avec une grâce méthodique et s'avance vers le mur blanc. Ses talons résonnent sur le sol poli, un écho contrôlé, mesuré. Un sourire en coin effleure ses lèvres.

— Bonjour, Andy, dit-elle d'une voix claire, posée, presque hypnotique.
— Bienvenue sur la planète Yaras. Tu es maintenant au foyer d'observation terrien.

Andy reste figé, comme si son corps mettait plus de temps à accepter la réalité que ses yeux. Il se passe la main sur le visage, incrédule, encore habité par l'odeur de pluie et de bière de la nuit précédente.
— Ce n'est pas possible... je rêve, non ?

— Tu es bien éveillé, répond-elle sans impatience, avec la certitude calme de qui a prononcé la vérité des siècles.

Elle incline la tête et ses traits, jusque-là doux, prennent une gravité contenue.
— Je sais que cela va te choquer, continue-t-elle, mais je vais t'expliquer pourquoi tu es ici.

Sa main effleure le mur. La surface s'éclaire, se fend doucement, puis s'ouvre comme une paupière : l'intérieur devient fenêtre. De l'autre côté, le paysage est d'une étrangeté familière, comme un souvenir qu'on n'a jamais vécu. Des plaines d'herbes phosphorescentes se déroulent en nappes ondulantes ; des rivières miroitantes serpentent en rubans d'argent ; au loin, des montagnes de cristal percent une brume fine, leurs sommets éclatant en prismes. De grandes plantes aux feuilles épineuses agitent des lames vert métallisé sous un soleil qui se lève en silence.

Andy recule d'un pas, la bouche entrouverte.

— Mon Dieu...

La femme tourne vers lui un visage qui s'est modifié : ce n'est plus l'hôtesse mais la dépositaire d'une responsabilité lourde.

— Je suis Teya, dit-elle simplement. Ta guide et ta représentante auprès de la communauté yarasienne. Les Sages qui gouvernent ce monde m'ont chargée de t'introduire ici, dans le foyer des Terriens. Que tu le veuilles ou non, ton destin est désormais lié au nôtre.

Un battement, puis Andy articule d'une voix qui cherche des rives familières.

— Mon destin ?

— Oui, répond-elle. Toi, et douze autres Terriens.

Teya marque une pause ; la pièce semble retenir son souffle avec elle.

— Vous avez été choisis selon des critères que je ne peux te décrire simplement, la force, l'aptitude, mais aussi ce que vos cœurs portent de résilience et d'entêtement. Vous participerez à un Tournoi galactique, une épreuve unique et sacrée où s'affronteront des peuples de mondes différents. Un seul survivra, et un seul monde sera préservé.

Le silence retombe, pesant et froid. Andy rit, un rire nerveux qui tente de diluer l'absurde.

— C'est du délire. Une expérience ? Une simulation ? Où est Lindsay ?

Teya avance d'un pas, ses doigts effleurent la vitre ouverte sur l'horizon. La lumière du jour balaie son profil ; ses yeux prennent un éclat plus dur.

— Si les Terriens échouent, ta planète sera abandonnée, dit-elle sans fioritures. Sans la protection des Yarasiens et sans l'arbitrage des Sages, votre civilisation sombrera lentement dans le temps aussi parfois par la maladie... ou la folie de votre propre espèce. La mise à l'épreuve n'est pas seulement un spectacle ; c'est une sélection, une chance accordée à ceux qui sauront manier la survie comme un art.

Elle désigne la plaine tendant le bras vers la fenêtre. Le paysage change : sur la plaine apparaissent des silhouettes en mouvement d'hommes et d'une femme en armure, portant des insignes venus de différentes civilisations.

— Voici six valeureux guerriers de ton monde, dit-elle. Les autres te rejoindront bientôt.

— Et ceux-là, sur la plaine ? Demanda Andy, les yeux rivés aux sourcils froncés sur des formes qui avancent à l'horizon.

— Les Esrepiens, répondit Teya. Vos adversaires du jour, désignés pour l'instant. Leur planète, du bras de Persée dans la galaxie, est un monde dur : un seul soleil, pas de satellites pour adoucir les marées, des étendues d'eau stagnante et des terres rudes. Les Esrepiens sont façonnés par le reflet de leur propre autorité : narcissiques, routiniers dans la glorification d'eux-mêmes, incapables d'aimer autrement que par la mise en scène de leur grandeur. Ils sont asexués, étrangement disciplinés. Leur chef s'appelle Pilôsitt, descendant d'un tyran légendaire Yosift, celui qui plia son monde sous sa poigne pendant des générations.

Teya observe Andy, jauge sa colère, sa surprise. Un mince sourire presque un pli de compassion traverse ses lèvres.

— Vous apprendrez vite, Andy Storm. Ici, la survie est une leçon constante. La foi, elle, peut se transformer en une arme.

Teya, attentive à l'ombre qui passe sur son visage, prononce doucement :

— Tu sentiras des liens, souffle-t-elle. Des résonances qui traversent l'espace. Elles ne sont pas de la magie à sens unique ; elles sont la conséquence d'un monde qui mélange ses destinées pour mieux se connaître. Ne les ignore pas.

Autour d'eux, hors de la fenêtre, le soleil parcourt lentement sa course, comme si le temps même se mettait au diapason des batailles à venir.

— Chaque lieu d'affrontements aura son propre sablier : la course du soleil mesurera l'heure du duel, et quand il tombera, quand il disparaîtra derrière l'horizon, le sort des combattants sera scellé. Une heure ici peut valoir une vie ailleurs. Ceux qui respirent encore au couchant seront relevés, soignés et renvoyés sur-le-champ si leur volonté persiste. C'est la clémence des Sages, ou leur calcul.

Andy serre la mâchoire. Son regard va et vient entre la femme et la plaine, entre sa peur et une curiosité obstinée. La logique humaine se débat contre l'évidence d'un ordre cérémoniel plus ancien que ses peurs.

Teya se fait plus proche, moins distante. Sa voix s'adoucit.

— Je ne suis pas ton ennemie, Andy. Je suis ton guide. Mon devoir est de te préparer et, si je le peux, de te préserver. Mais pour cela, il faut que tu comprennes une chose : la bravoure ici n'est pas seulement force au poing. Les Sages parlent peu, mais leurs silences sculptent les décisions. Apprends à écouter ces vides.

Un léger silence suit ses mots, un temps si court que l'oreille humaine pourrait le manquer. Pourtant, dans cet interstice, Andy sent comme une onde, une implication : d'autres voix se prononceront plus tard, plus mesurées, et chaque pause comptera.

Il y a dans le geste de Teya dans sa façon de verrouiller ses paroles, de mesurer les respirations la promesse d'un enseignement exigeant. Et dans le regard d'Andy, malgré la fatigue et la stupeur, naît un pli de résolution, minuscule mais tenace.

Chapitre 4 « Les arènes d’Esrep »

Sous le soleil brûlant de l’arène d’Esrep, la plaine respire la guerre.
Une brume légère s’élève du sol, irisée d’or et d’azur. Le vent soulève la poussière des anciens combats, mêlant dans l’air une odeur de métal et de sang séché. Les bêtes féroces, tapies dans leurs tanières, se sont tuées à l’aube, comme si la nature elle-même retenait son souffle.

Six cavaliers terriens avancent lentement, formant une ligne sur le versant sud de l’arène naturelle.

Leurs montures frappent le sol d’un martèlement grave et régulier.

Américain. Russe. Turc. Grec. Arabe. Africain.

Cinq hommes et une femme.

Six âmes issues d’époques différentes, mais réunies par une même fatalité.

Les chevaux luisent sous le soleil ; les armures étincellent, les drapeaux nationaux claquent faiblement dans la brise.

À un signal muet, chaque guerrier s’écarte, gagnant son secteur : forêt, plaine, rochers, collines. Chacun disparaît dans la géographie mouvante de l’arène, comme absorbé par un destin individuel.

Face à eux, les Esrepiens s’avancent à leur tour.

Assis sur des montures aux formes parfaites, ils portent leurs bannières au vent : trois piques d’or, symbole de triade et de domination.

Sur leurs selles, des armes étranges boucliers triangulaires, sabres longs et courts, poignards multiples et un filet hérissé de pointes métalliques.

Leur allure, d’abord humaine, trahit vite l’étrangeté : une peau lisse et pâle, presque translucide ; des visages symétriques à la perfection dérangement ; un œil unique, immense, irradiant d’une lumière intérieure.

Sous leurs casques polis, aucune expression.

Leurs corps paraissent modelés dans une chair trop dense, trop équilibrée comme si la vie elle-même avait été redessinée pour tuer.

Leurs armures respirent à chaque mouvement, fines plaques noires serrées à la taille, bottes dorées fixées à des calepieds d’onyx.

Ils se déploient sans un bruit, disparaissant, eux aussi dans les plis du terrain.

Depuis la tribune haute, Teya observe.

Son regard traverse le champ de bataille avec la précision d’un scalpel.

Sa voix, amplifiée par les vents d’Esrep, s’élève, calme et tranchante :

— Note-le, Andy. Les armes de chaque combattant, les vôtres comme les leurs, répondent à l’appel de leur porteur.

Elle saisit le poignet d'Andy et le soulève légèrement.
Un bracelet translucide, taillé comme un fragment de lumière solide, pulse à sa peau.
— Grâce à ceci, poursuit-elle. Un lien magnétique de haute densité. Obligatoire, personnel, indéfectible.
Ce que tu jettes revient.
Ce que tu réclames te trouve.

*

En bordure d'une forêt dense et épineuse aux feuilles métalliques, Clayton Abeytu, vingt ans, avance prudemment.
Amérindien des plaines du XIX^e siècle, descendant du légendaire Cheval Fou (Crazy Horse), il chevauche le dos droit, le regard fixe, la respiration calme.
Sa peau est striée de peintures rouges et noires, symboles de la chasse et de la mort.
Sur sa selle, un arc long, des flèches, deux haches de guerre, une lance fine, un petit bouclier de peau.

Le vent siffle entre les branches torsées, porteuses d'une menace invisible.
Puis, soudain, un éclat.

Clayton réagit. Il lève par réflexe sa hache tenue à sa taille :
le choc du métal fend l'air. Un long poignard, lancé à une vitesse inhumaine, rebondit sèchement et s'enfonce avec force dans un tronc plus loin.

L'Esreprien surgit de la forêt à travers une course rapide. Il glisse hors de sa monture à l'aide d'un mouvement fluide.
Son bras se tend ; le bracelet à son poignet s'illumine.
Dans un sifflement de souffle et d'acier, son bouclier triangulaire se déploie dans un chuintement, son sabre double tranchant sort de sa gaine et claque dans sa main.
Son œil unique brille d'un éclat liquide, reflétant la silhouette de l'Amérindien comme dans un miroir vivant.

Clayton saute de cheval, frappe le sol et attaque sans hésiter.
Le choc du métal emplit la clairière : hache contre bouclier, souffle contre souffle.
Chaque impact arrache une étincelle, chaque cri résonne comme une prière guerrière.

Puis, dans un geste vif, Clayton lâche sa hache tend la main :
l'arc quitte la selle, aimanté, revient dans sa paume.
Une flèche s'enclenche, tirée d'un seul mouvement.
Un cri guttural fend l'air.
La pointe traverse le casque, perce l'œil unique.

Le corps de l'Esreprien s'écroule, les doigts crispés convulsent une dernière fois avant de s'immobiliser dans la poussière.

Depuis la tribune, la voix de Teya fend le vent :
— Le bracelet, Andy. Souviens-toi : l'arme est le prolongement de l'âme. Ce que tu rejettes, te reviendra... si ton esprit le réclame.

*

Plus loin, dans la forêt d'Esrep, Mehdi Boukhara avance lentement, le regard ancré dans la terre.

Son cheval blanc respire calmement, les naseaux fumants dans l'air sec.

Drapé dans une tunique ocre, il porte une épée courbe, un javelot, un arc et deux poignards attachés à la selle.

Descendant de Khalid Ibn Al-Walid, le « Sabre de Dieu », il incarne la foi et la rigueur du désert.

Le vent s'éteint.

Les feuilles se figent.

Un silence lourd tombe d'un seul coup.

Puis, un sifflement : un filet hérissé de pointes s'abat du ciel.

Mehdi tente de l'éviter, mais déjà le piège se referme et le lacère à l'épaule.

Il chute, roule dans la poussière, le souffle arraché.

L'Esrepien bondit de sa monture, sabre levé, prêt à frapper.

Mais Mehdi glisse, pivote, tranche une maille, roule sur le côté, agrippe la jambe de son adversaire et le tire à terre.

Les deux corps s'enlacent dans un duel muet, brutal, animal.

Leurs respirations se confondent, mêlant fer et sang.

Mehdi bloque le poignet de l'ennemi, le tord jusqu'à la rupture.

Un craquement sec. L'arme tombe.

Il appelle la sienne :

l'épée courbe quitte la terre, vole jusqu'à sa main.

Il la plante dans le défaut de l'armure.

Un souffle.

L'œil unique de l'Esrepien se dilate, puis s'éteint.

Le guerrier arabe, haletant, se redresse à genoux, les paumes tournées vers le ciel.

— Wallah... murmure-t-il.

*

Dans le foyer d'observation, Teya incline lentement la tête.

Son regard glisse vers Andy, silencieux, fasciné.

— Voilà, souffle-t-elle. Voilà ce qu'est un Terrien : foi, instinct, rage, prière... et la mort comme témoin.

Elle sourit.

Ses poings se referment dans un éclat froid, reflet d'une satisfaction qu'elle ne tente même pas de masquer.

Andy demeure figé, les traits crispés, les yeux rivés à la paroi translucide.

— Comment... est-ce possible ? Souffle-t-il, la voix étranglée.

Sans un mot, Teya s'avance et effleure le centre de la pièce.

Une projection s'élève lentement : une carte tridimensionnelle suspendue dans l'air.

La Voie lactée y tourne sur elle-même, majestueuse spirale d'or et de poussière.

Teya désigne une zone noyée dans une brume violacée.

— Ici, dans la nébuleuse du Bras du Sagittaire... Yaras, notre planète mère. Berceau de la communauté yarasienne.

Elle s'avance encore, sa voix se charge d'une ferveur presque religieuse.

— Les Sages vous observent depuis vos premiers soulèvements. Ils vous écoutent. Ils vous étudient. Ils savent ce qui vous pousse à survivre... et ce qui vous condamne à détruire.

Le champ d'étoiles se métamorphose.

Sous leurs yeux, défile l'évolution d'un peuple :

d'abord quadrupèdes, puis bipèdes élancés, à la peau épaisse et lisse.

Leur visage s'allonge, les yeux s'agrandissent, iris multicolores, pupilles larges comme des ciels. Leur bouche se réduit, leur nez s'efface, leurs oreilles se recourbent.

Andy recule, blême, jusqu'à heurter le mur derrière lui.

— Ce... ce sont des monstres !

Teya détourne le regard, mais un sourire traverse fugitivement son visage.

— Non, Andy Storm, répond-elle doucement.

Teya s'avance d'un pas, son ton se fait doux, presque caressant.

Ses hanches dessinent un mouvement lent, maîtrisé.

Elle tend la main, effleure l'image du dernier Yarasien avec une sorte de respect sacré.

— Ils se meurent, murmure-t-elle.

Après des millénaires, leur corps a atteint les limites de sa propre perfection.

Leur civilisation s'éteint, lentement... inexorablement.

Un silence s'étend dans la pièce, dense comme un deuil.

Puis Teya, d'un geste brusque, claque des doigts.

*

Au-dehors, dans l'arène, le soleil d'Esrep brûle au zénith.

La lumière s'entrecroise, dessinant sur la plaine une horloge divine.

À travers les hautes herbes, Bongani Zuma, coiffure élaborée et peinture de guerre sur le visage, marche, masse en main gauche, bouclier en peaux de bêtes dans l'autre. Sa monture le suit de loin, les naseaux figés ; sur la selle, une lance effilée, arme de jet à long manche. Descendant du redouté Shaka Zulu, l'Africain avance sans crainte, muscles tendus, regard de fauve.

— Voici Bongani Zuma, annonce Teya.

— Fils du feu et du fer.

Un Esreprien apparaît au galop, bouclier triangulaire levé, sabre prêt.

Le choc résonne, brutal. Bongani cesse de respirer un battement, encaisse, recule, pivote.

Sa masse heurte le bouclier adverse dans un fracas de tonnerre.

Un pas, une impulsion : l'Esreprien vacille et s'effondre dans les hautes herbes.

Le sabre fuse, frôle le cou du Zoulou dans un cri de détresse. Trop tard.

Bongani, en rage, abat sa masse violemment contre le visage de son adversaire. Un craquement sec s'ensuit ; puis, le silence de la plaine reprend ses droits.

Plus haut, sur une corniche rocheuse battue par le vent, Artémis Solomos, la Grecque, s'avance.
Tunique rouge, bouclier de bronze au poing, casque spartiate sur le front.
Son pas est lent, mesuré.
— Descendante de Cléomène Ier, frère de l'illustre roi Léonidas, souffle Teya avec fierté.
— Et la seule femme à combattre pour les Terriens aujourd'hui.

Un éclat fend l'air : un long poignard.
Artémis lève haut le bouclier et dégaine mécaniquement ; le choc claque, sec.
Déjà l'Esreprien bondit du haut des roches, sabre à double tranchant à la main.
Les lames s'entrechoquent, rapides, brutales.
L'épée courte d'Artémis vole dans la poussière.
Mais son bras ne tremble pas.
Elle tend la main : sa lance à pointe triangulaire quitte la selle et jaillit dans sa paume.
D'un seul mouvement, elle transperce le torse de son adversaire.
Le corps s'affale à moitié sur une roche. Artémis, haletante, laisse sa joie éclater sous le casque.

*

Teya, debout dans le foyer, sourit légèrement.
— Le bracelet magnétique, murmure-t-elle.
— L'arme obéit à l'âme qui la porte.

Andy recule, le souffle court, les yeux fixés sur le champ de bataille.
— Pourquoi ? Pourquoi ce tournoi galactique ? Souffle-t-il, livide.

Teya s'approche, pose ses mains sur ses épaules, son visage si près que son souffle effleure le sien.
— Quatre planètes d'empreinte humanoïde : Esrepiens, Lactériens, Xiorciens et Terriens.
— Elles se disputent la victoire.
— Comme déjà dit combat après combat, il ne restera qu'un seul peuple... et un seul élu.

Elle le fixe droit dans les yeux.
— Tous ont été choisis pour leurs aptitudes... et leur héritage ancestral.
— Ici, aucune arme à feu. Aucun artifice.
— Seule compte la chair, l'esprit, et la mémoire du sang.

Elle incline la tête, un sourire trouble aux lèvres :
— ... et parfois un peu plus que cela.

— C'est de la folie, murmure Andy.

Teya rit, un rire clair, presque humain, qui se brise aussitôt.
Elle se détourne vers l'arène.

*

Dans l'arène, le fleuve miroite sur le gravier ; la faible profondeur laisse jouer la lumière du Soleil, déjà au-delà du zénith, marquant le temps.

En aval, côté nord, Vlad Baranovski, Cosaque du XVI^e siècle, chevauche à toute allure. Descendant du conquérant Ermak Timofeïevitch, il tient son sabre d'une main, son fouet de l'autre.

Sa selle croule sous les armes : masse, arc, pique, marteau.

Un Esreprien surgit côté sud, bouclier en main. Les deux guerriers traversent le fleuve. Le choc frontal est violent. Vlad bascule, tombe à l'eau, puis se relève, trempé.

Déjà le fouet siffle, s'enroule autour des jambes de l'ennemie.

Le corps tombe. Le bouclier se brise.

Le sabre de Vlad suit, traversant d'un coup le torse de l'adversaire.

Puis, lentement, le corps dilue son sang dans le courant, sous les ricanements bourrus et heureux de Vlad.

*

Teya, au foyer, reste debout, immobile.

Ses poings se ferment, ses traits demeurent impassibles.

Puis, lentement, elle se retourne vers Andy.

— Je suis née d'une extraction génétique terrienne, dit-elle calmement.

— Comme les trois autres représentantes de ce tournoi.

— Nous sommes des hybrides créés pour servir les Sages.

Ses bras s'ouvrent, désignant son corps parfait.

— Nous ne sommes pas des élus, Andy.

— Seulement des ponts.

Le soleil, dehors, amorce sa descente vers l'ombre.

La plaine s'assombrit.

Teya s'avance jusqu'à lui, le visage irradié d'une ferveur étrange.

— Les Sages cherchent à extraire, parmi les vainqueurs, le génotype le plus pur.

— Un patrimoine sans faille. Un héritage inaltérable.

— Ils veulent créer une nouvelle combinaison : la race Yarasienne parfaite.

Sa respiration se fait lente.

Elle s'approche davantage, pose ses lèvres sur celles d'Andy, un effleurement suspendu dans le silence.

Puis sa bouche glisse sur sa joue, sa langue frôle son oreille.

— Tu es un descendant irréprochable, murmure-t-elle.

— Les Sages ont attendu que ton deuil s'achève avant de te choisir.

— Tu es le dernier. Celui qui ferme le cercle.

Ses lèvres frémissent.

— Si vous triomphez, votre race sera préservée de toute extinction.

Soudain, Teya se fige.

Ses bras retombent, ses traits se ferment.

— Mais si notre délégation tombe... je mourrai aussi.

Un rire nerveux la reprend. Elle s'écarte, théâtrale :

— Ce serait un gâchis, tu ne trouves pas ?

Andy détourne le regard, sort la photo familiale froissée de sa poche.
Son visage se durcit.
— Je veux en finir.

Chapitre 5 « Le Sang et le métal »

Dans l'arène, le soleil descend.
La plaine se drape d'un or cuivré.
Le dernier cycle s'approche.

Sur les hauteurs de la colline, bordées de cactus géants et de pierres chauffées à blanc, Kaan Arslan, Turc du XVe siècle, avance.
Descendant direct d'un officier du Sultan Mehmet II, il porte l'étoffe des conquérants : cuir sombre, ceinture de fer, épée longue à la main.
Son visage est grave, empreint de cette noblesse farouche des anciens soldats de l'Empire.

— Voici Kaan Arslan, fils du feu et du croissant, annonce Teya d'une voix solennelle.

Face à lui, Pilôsitt apparaît.
Chef des Esrepiens, il se dresse sur sa monture d'ivoire, la cuirasse dorée, casque orné de trois piques d'or emblème tout-puissant de son peuple.
Son regard unique luit comme une flamme froide.

Les deux guerriers s'observent.
Un silence. Puis ils se lancent.

Choc d'acier. Éclats de poussière.
Les sabres s'entrechoquent, sifflent, mordent l'air brûlant.
Pilôsitt, plus rapide, déploie un filet étincelant et le jette : la trame d'énergie s'enroule autour de Kaan.
L'air brûle, le métal crie.

Kaan tente d'appeler sa lance.
— Viens ! Gronde-t-il, la voix étranglée.

Trop tard.
Le sabre de Pilôsitt s'abat à plusieurs reprises.
Les coups pleuvent comme une pluie d'éclairs.
Le corps de Kaan s'effondre.
Le sang abreuve la terre.

Le chef Esrepien se dresse, triomphant.
Il lève son sabre vers le ciel, hurle sa victoire, puis, lentement, tourne la lame vers le foyer d'observation.
Un défi muet, dirigé droit vers Teya.

*

Teya reste droite, les mâchoires serrées.
Le silence se fige dans le foyer.

Elle fixe l'arène encore vibrante de poussière et de sang.
Ses poings se crispent, son visage se tend. Puis, soudain, un cri jaillit :
— Pilôsitt ! Sois maudit !

Elle ferme lentement les yeux. Une longue inspiration traverse son torse.
Quand elle les rouvre, un sourire glacial, presque amusé, effleure ses lèvres.
— Nous avons tout de même gagné, dit-elle d'une voix basse, étrangement sereine. Notre première bataille.

Andy la regarde, hagard, la mâchoire serrée.
— Je n'y crois pas... mais vous êtes quoi, au juste ?!

Le rire de Teya s'éteint aussitôt.
Elle pivote vers lui, son regard soudain aussi tranchant que le verre.
— Crois-le, répond-elle simplement.

Elle lève lentement les yeux vers le plafond, comme pour invoquer une présence invisible.
Sa voix prend alors un ton solennel, presque rituel :
— Les Sages ont fait forger toutes les armes des participants à partir d'un minerai ancien, extrait du cœur même de Yaras.
— Un métal chargé de mémoire et de sagesse.
— Pour vous, Terriens, ce minerai a été fusionné avec les métaux de la Terre.
— Chaque lame, chaque fibre renferme un fragment de leur mémoire... et de la vôtre.

Elle s'avance, son regard plongeant dans celui d'Andy, hypnotique.
— Ces armes écoutent désormais le cœur de leur porteur.
— Elles répondent à la vertu, à la force intérieure.
— Pour les maîtriser pleinement, il faut trouver la symbiose parfaite entre l'âme et le métal sacré.

Une lueur traverse son visage.
Son ton se fait presque murmure.
— Mais ce métal... a aussi un pouvoir.

Andy détourne brusquement le regard, les nerfs à vif.
Il marche dans la pièce, les mains crispées.
— J'en ai rien à foutre de ton histoire ! Ni de tes Sages ! Ni de toi ! Et encore moins de ton foutu métal soi-disant magique !

Teya plisse les yeux. Un sourire carnassier se dessine sur ses lèvres.
— Tu n'as pas le choix, Andy.
— Tu vis... ou tu meurs.

Il se fige. Sa voix tombe, sombre, coupante.
— Alors je veux mourir.

Elle s'avance. Leurs visages se frôlent. Le silence devient électrique.
— Tu dis ça... mais les Sages ne t'ont pas choisi pour mourir.
— Pas comme ça, en tout cas.

Elle pivote, son pas glissant sur le sol comme une onde.

Sans se retourner, elle ajoute :

— Tes frères d’armes t’attendent dans la grande salle.

— Et si tu cherches à t’enfuir... les barrières magnétiques rendront vains tes actes, et pire encore, elles te foudroieraient sur place.

La porte s’ouvre dans un souffle de lumière translucide, avant de se refermer aussitôt derrière elle.

Andy reste seul.

Le silence pèse. Son souffle s’accélère.

— Mais... qu’est-ce que c’est que ce bordel ?!

Soudain, derrière lui, le mur se trouble.

Une portion devient transparente, ondulante, baignée d’une lumière bleue.

La clarté s’étend lentement, formant la silhouette d’un passage.

Andy s’immobilise, fasciné.

La pièce semble respirer autour de lui.

Puis, sans un mot, la lumière s’intensifie et l’enveloppe.

Chapitre 6 « Héritage du sang »

La paroi translucide s'ouvre devant Andy.

Au-dessus, une horloge suspendue indique : *Jour +2 – 18h, méridien de Greenwich.*

Au-delà du seuil, une vaste salle blanche, lisse, sans ombre, où tout son, semble absorbé par les murs.

Onze guerriers l'attendent, alignés comme une frontière silencieuse.

Cinq d'entre eux portent encore la poussière, les plaies, le sang séché du combat.

Tous le fixent, immobiles.

Andy franchit le passage, tremblant, la gorge nouée.

Puis sa colère éclate :

— Dégagez ! Je ne veux pas faire partie de votre mascarade !

Un souffle parcourt le groupe, léger, comme un murmure de vent.

Un homme s'avance, sourire en coin, voix grave et chaude, marquée d'un accent français.

— Rome l'a pris à son foyer, l'a battu, l'a brisé... et l'a forcé à combattre pour elle, dit-il.

— Mais l'auxiliaire deviendra chef.

Andy recule, les mains ouvertes.

— Qu'est-ce que vous racontez ?!

Un autre s'avance à son tour.

Large, noble, au regard calme et profond : Bongani Zuma.

— Le chef désertera, sera capturé. Esclave, il renaîtra en gladiateur au service d'un maître pervers.

Andy fronce les sourcils, le souffle court.

— C'est de la folie...

La Scandinave Solveig Berglund incline légèrement la tête.

Sa voix, claire et froide comme une lame, fend l'air :

— Et ce gladiateur se révoltera.

— Il lèvera une armée d'insurgés et se battra pour la liberté de tous.

Andy chancelle, des larmes brouillent son regard.

Le Russe, Vlad Baranovski, s'avance à son tour, le timbre bas et mesuré :

— Ce Thrace offrira sa vie pour défier Rome et rendre l'air respirable aux opprimés.

Un cri lui échappe :

— Mais... de qui parlez-vous ?!

Le dernier, Mehdi Boukhara, s'approche.

Son regard est bienveillant, son ton grave mais lumineux :

— De ton sang, Andy Storm.
— Tu es le descendant de Spartacus.

Un silence lourd s'abat.

Quelque chose craque en Andy, comme si une digue invisible se rompt en lui.
Sa colère monte, pure, brute, incandescente.

— Mes parents sont morts pendant que les autorités s'en fichaient !
— Vous croyez que je vais plonger dans votre délire ?!
— Croire que Spartacus est en moi ? Vous êtes tous fous !
— Je ne donnerai pas ma vie pour cette humanité-là !
— Je préfère mourir que me battre pour elle !

Les mots éclatent dans la salle comme une déflagration.

Les guerriers restent muets, statues d'ombre et de lumière.

Andy chancelle, suffoque... s'effondre sur le sol tremblant de la tête yeux fermé.

*

Quand il rouvre les yeux, la lumière le brûle.

Il flotte, nu, suspendu dans un cocon translucide.

Sous lui, une dalle blanche parcourue de veines dorées pulse doucement.

Une chaleur fluide pénètre sa peau, glisse dans ses veines, jusqu'à sa moelle.

Sa respiration devient profonde, lente, presque hypnotique.

Puis la lumière décroît.

Son corps s'abaisse, se dépose au sol.

Il se redresse, pantelant, trempé de sueur.

Teya est là.

Bras croisés, robe diaphane, les talons claquant sur le sol poli.

Son regard est fixe, impénétrable.

— Réveille-toi, Andy. Tu es enfin prêt.

Il redresse la tête, encore groggy.

— Pourquoi je... suis nu ? Qu'est-ce que vous m'avez fait ?

Teya tourne autour de lui, lente, précise, presque féline.

— Tous ont réagi comme toi, dit-elle.

— Alain a tout vomi, Solveig a pleuré des heures, Bongani a tenté de fuir.

— Qu'est-ce que tu racontes ?!

Elle s'arrête. À quelques centimètres de lui.

Ses yeux brillent d'un éclat étrangement humain.

— Andy restera Andy.

— Mais ton génome ancestral est activé.

— Tes cellules portent désormais l'empreinte du célèbre Thrace qui t'a précédé.

Elle inspire près de son torse, un geste à la fois scientifique et animal.

— Spartacus vit en toi.

— Lui s’est battu pour sa cause.
— Trouve la tienne... ou la mort t’attendra.

Andy baisse les yeux.
Son rire est court, brisé.
— La mort sera la bienvenue.

Teya le dévisage, stupéfaite.
Un souffle glisse entre ses lèvres, presque un soupir.
— L’humain est vraiment... surprenant.

Elle se détourne, s’avance vers la sortie.
Avant de franchir le seuil, elle se retourne à peine.
— Tes frères d’armes t’attendent dans la salle de deuil.
— Nous honorons Kaan Arslan, tombé aujourd’hui.

La porte s’ouvre, la lumière s’élargit, puis se referme.

Andy reste seul.
Il regarde ses mains trembler, les veines dorées pulser sous sa peau.
Son reflet, sur le sol brillant, lui renvoie un visage qu’il ne reconnaît plus.
Entre terre et étoile, entre homme et mythe.

Chapitre 7 « Le Deuil et la lignée »

La pièce est sombre, éclairée par des torches bleutées qui vibrent comme des halos d'eau. L'air y sent la cire, le fer et la poussière des batailles.

Les onze guerriers, drapés dans des tuniques funéraires turques, se tiennent penchés, immobiles.

Au centre, Kaan Arslan repose. Son visage, apaisé, porte encore la dignité d'un combattant tombé debout.

Alain Larroque s'avance, suivi d'Artémis Solomos.

Andy, tête basse, franchit timidement le cercle du silence et s'incline.

— Je... je voulais m'excuser pour tout à l'heure. Et me présenter.

Artémis arque un sourcil, un sourire sec aux lèvres.

— Il est enfin venu, dit-elle. De toute manière, on n'aura pas le temps de cohabiter ensemble qu'il mourra prochainement.

Alain tend la main, le ton calme.

— Bienvenue parmi nous, même si l'endroit... n'est pas l'idéal. Je suis Alain Larroque, le Français, et voici...

Andy l'interrompt, sans quitter Artémis des yeux.

— Nous nous sommes croisés sur la précédente campagne.

Elle détourne le regard, grimace, puis pivote vers la dépouille.

Alain serre la main d'Andy, un sourire bref au coin des lèvres.

— Voici Kaan, le valeureux, murmure-t-il. Mort sous la lame de Pilôsitt, le chef des Esrepiens.

Le silence retombe, épais, vibrant du crépitements des torches.

Andy baisse la tête.

Quelque chose s'éveille en lui un sentiment ancien, viscéral, comme une braise dans les cendres.

— Teya m'a mis au courant... de toute cette folie, souffle-t-il.

Alain esquisse un sourire nerveux.

— Artémis a raison : le temps joue contre nous.

Moi non plus, je n'y croyais pas... jusqu'à ce que la réalité s'impose.

Il observe ses mains, comme s'il les découvrait.

— Jamais je n'aurais imaginé descendre de Vercingétorix. Et dire que je travaille pour la justice...

— Tu es policier ? Demande Andy.

— Avocat, à Paris.

Et je vis en couple. Ma copine a une petite fille de deux ans.

Je suis déjà un père plein de responsabilités, ajoute-t-il avec un rire fatigué.

Une silhouette sèche s'avance, tranchante : Izumi Ito.

— Teya t'a aussi dit que Kaan avait un brillant avenir comme coiffeur à Istanbul ? Qu'il vivait en couple ?

Alain se fige, gêné.

— Je te présente Izumi Ito, dit-il en soupirant. Descendante de la redoutable Tomoe Gozen, générale samouraï, crainte de tous en son temps. Elle vit seule et travaille à Tokyo... comme serveuse. Imagine.

— Bonjour, Izumi, dit Andy en lui tendant la main.

Alain désigne ensuite le reste du groupe.

— Voici ceux que tu n'as pas encore salués : Warrent Warwick, l'Anglais, descendant d'Édouard de Woodstock ; Youcheng Qiang, le Chinois, descendant du grand Xiang Yu ; et Solveig Berglund, devenue viking par Inghean Ruaidh, "la Fille rouge".

Lobsang Kuchar, massif et calme, pose doucement les mains sur les épaules d'Izumi.

— Calme-toi, Izumi.

Elle se dégage, furieuse, son regard planté dans celui d'Andy.

— Et Diego Fuentes ? On t'a parlé de lui ?

Lobsang la retient d'un geste ferme, puis s'adresse à Andy, la voix posée.

— Je te salue, Andy Storm. Lobsang Kuchar, descendant de l'empereur Gengis Khan. Et, tant qu'à faire les présentations, je fais des études de botanique. Je vis avec ma famille au Tibet.

— Il doit savoir, tranche Izumi, le ton froid. Nous sommes des rats de laboratoire. Qu'il le veuille ou non, il est des nôtres.

Artémis se redresse, droite, impassible.

— Diego était banquier en Suisse. Il devait se marier au Mexique.

Tusulac, le chef de guerre Xiorcien, l'a tué de sa triple lame lors de la précédente campagne.

Vlad Baranovski intervient, d'une voix calme.

— Artémis, laissons-lui du temps. Rendons d'abord hommage à notre frère.

Andy acquiesce, puis, d'un ton hésitant :

— Comment est-ce possible qu'on se comprenne tous, malgré nos langues, nos pays ?

Dans l'ombre, Warrent Warwick ricane doucement.

— Elle nous a collé un dispositif... je ne sais où.

— Enchanté, Warrent, souffle Andy.

Le chevalier anglais s'examine, l'air faussement inquiet.
— Bref, magie ou pas, nous sommes internationaux, mon cher.

Mehdi Boukhara, posé, lève la voix :
— Les Sages ont ouvert, via notre cerveau, la capacité de comprendre et de parler d'une même voix. Pour communiquer sans se déchirer.

Il rassemble le groupe d'un signe.
Clayton, Bongani, Solveig et Youcheng, encore agenouillés en prière, se relèvent lentement.
— Venez. Accompagnons Kaan pour son dernier voyage.

Un long silence.
Tous se rangent autour du corps et s'inclinent.

*

Plus tard, la grande salle se remplit d'un tumulte feutré.
Les armures ont cédé la place à des tenues simples.
La tension se relâche, presque humaine.

Andy s'approche de Bongani et Warrent, un verre à la main.
Bongani rit, ses yeux lumineux dans la lueur des torches.
— Je vivais en Belgique, avec ma compagne. Assureur. Et j'apprends ici que mon ancêtre était un conquérant d'Afrique du Sud.

— Bongani, où sommes-nous exactement ? Yaras, oui... mais ici ?

— Sous un dôme colossal, répond-il. La cité guerrière.
Nous... et nos ennemis.
Nous logeons au foyer terrien. Aucune sortie possible.

Izumi surgit, visage fermé, colère vibrante.
— Des rats dans un monde magique. Destinés à mourir en couleurs, arène après arène.

— La race gagnante choisit son terrain de prédilection, rétorque Andy.
C'est un avantage crucial.

— Grotesque, cingle-t-elle, avant de disparaître dans la foule.

Andy se tourne vers Warrent.
— C'est quoi ton parcours de vie, Warrent ?

Warrent sourit, nerveux, l'air las d'un homme trop lucide.
— Je suis pompier à Londres, dit Warrent avec un sourire insolent. Je vis seul, et j'aime les conquêtes féminines. C'est comme un feu sacré chez moi : j'ai toujours besoin de les éteindre. Et maintenant... me voilà gladiateur intergalactique.

Il lève son verre, amer.
— À la gloire des vivants, et à la mémoire des morts.

Andy hoche la tête, le regard perdu dans les flammes bleutées.
Sous la lumière froide du dôme, un pressentiment sourd monte en lui.
Quelque chose de grand, d'inévitable, se met en marche.

Il acquiesce, amusé malgré lui, puis reprend plus sérieusement :
— Et nos ennemis ? À quoi ressemblent-ils vraiment ?

Warrent hausse les épaules, mi-moqueur.
— J'attendais des monstres de cinéma. Et puis non.
Il se penche, confidentiel :
— Derrière le masque, on nous sert du... cousin éloigné.

— Du cousin éloigné ? Répète Andy.

— J'espérais Chewbacca, figure-toi, réplique Warrent, faussement dépité.

Clayton Abeytu s'avance, dur, la mâchoire tendue.
— Assez de blagues. Si tu ne prends pas ça au sérieux, l'English, tu seras le prochain.

Warrent se redresse, provocateur.
— Tu veux manger les racines par le haut, le biologiste ?

— Je travaille sur le vivant, pas sur les végétaux, grogne Clayton, front contre front.

— Je ne ferai aucune différence, répond Warrent, un sourire carnassier au coin des lèvres.

Mehdi s'interpose, sa voix grave imposante et sereine.
— Calmez-vous. Nos sorts sont liés.

— Tu as raison, Mehdi.

Une voix claque, nette, venue d'en haut.
Teya descend la rampe, vêtue de noir, silhouette élancée, chapeau extravagant, allure de Reine.

La salle entière se tait.
Warrent frissonne, à mi-voix :
— Chaque fois qu'elle entre, je...

— Tu as vraiment un problème, souffle Youcheng, exaspéré.

— J'exprime seulement mes intentions les plus nobles, répond Warrent, impavide.

— Taisez-vous, tranche Clayton.

Teya s'arrête face au groupe. Elle ferme un instant les yeux, le visage austère.
— D'abord, dit-elle calmement, mes condoléances.

Artémis grommelle, les bras croisés :
— Arrête ton cinéma, sale...

Teya rouvre les yeux, sourire large, presque bienveillant.

— Demain matin, troisième jour terrestre : trois de nos guerriers affronteront trois Lactériens.

Son regard accroche Andy.

— Ce sera ton premier duel, Andy Storm. Qu’il soit marquant... ou tu mourras.

Ses yeux glissent ensuite vers Izumi, puis vers Solveig.

— Tu seras entouré d’expertes. Tu progresseras vite.

Elle incline la tête, presque taquine.

— Rendez-vous au petit matin... sur le champ de bataille.

Elle se détourne, laissant derrière elle une traînée de parfum et de tension.

— Qu’est-ce que je disais, grogne Artémis, en croisant les bras.

Le visage d’Andy se fige. L’effroi le traverse, mais il reste debout.

Solveig, silhouette rousse et athlétique, l’observe en biais, les yeux plissés entre inquiétude et défi.

Chapitre 8 « Le drakkar des trois »

L'aube fend l'horizon.

Dans l'arène, le décor s'est métamorphosé : une mer d'acier s'étend à perte de vue.

Un drakkar fend les vagues, sa proue sculptée d'un dragon ruisselant. Le vent fouette les visages, l'écume éclabousse les boucliers.

Le cri des mouettes perce l'air salé.

Andy s'y tient, agrippé au mât central, en tenue d'auxiliaire romain : cuirasse sombre, brassards de bronze, glaive court. L'air marin colle à sa peau.

À la proue, Solveig Berglund veille, le regard fixe sur la ligne grise de la mer.

— Nous avons gagné contre les Esrepiens, rappelle-t-elle sans se tourner.

— J'ai demandé un environnement plus calme... pour que tu t'habitues.

Andy blêmit, la main sur la bouche.

— On va combattre... en mer ?

Il lève les yeux vers le ciel.

— Je ne croyais pas que les arènes de combat étaient si fidèles à la réalité... même, leurs mouettes ont l'air joyeuses !

Solveig rit, un éclat clair dans le vent.

— Oui. Nous approchons de la côte irlandaise. Une vaste plage nous y attend.

Elle remet une mèche de ses longs cheveux roux derrière son oreille.

— Je suis suédoise, descendante d'Inghean Ruaidh, cheffe viking et stratège redoutée.

— Et sur Terre, tu faisais quoi ? Demande Andy.

— Études d'architecture, dit-elle simplement.

J'ai vingt et un ans, une copine, et je vis encore chez mes parents.

Andy hoche la tête.

— J'en ai vingt. Étudiant en gestion de la construction, à Cleveland.

Je vivais avec ma grande sœur, Lindsay, dans la maison de nos parents... morts récemment.

Un silence les relie, fragile.

Puis le claquement des voiles le déchire.

Solveig sourit, un peu forcée.

— Les Sages ont rassemblé des prétendants de tous milieux, mais presque tous autour de vingt ans. Pourquoi si jeunes ?

— Nous sommes les instruments des Sages, dit Izumi Ito depuis la poupe, la voix froide.
— Testostérone multipliée par dix. À cet âge, on n'a peur de rien. On défie tout.

Solveig ajoute, d'un ton plus grave :

— Les Sages de Yaras... un pouvoir froid, rationnel. Ils manipulent la vie elle-même.

Le drakkar fend l'écume.

Au loin, une bande de sable s'illumine sous le soleil naissant.

Trois silhouettes attendent, casquées, leurs armures nacrées renvoyant la lumière comme des miroirs.

À la poupe, Izumi ajuste les sangles des chevaux harnachés d'armes. Deux portent des drapeaux, Japon et Suède, le troisième, nu, suit la houle.

Andy désigne l'étalon sans bannière.

— Et le mien ?

Izumi, sans ciller :

— Il n'existe pas de drapeau pour les... bâtards.

Le mot frappe Andy comme une lame.

Son visage se durcit.

Solveig pose une main douce sur son épaule.

— Ce n'est pas une insulte, dit-elle.

Ton ancêtre vient de Thrace : une terre floue, mouvante. Pas de nation, pas de bannière.

Izumi tire sa lame, la contemple à la lumière du matin.

— Spartacus : peut-être esclave, peut-être soldat, peut-être roi.

Nul ne sait. Mais il venait du Sud-Est européen.

Solveig retire sa main, gênée.

— Tu vois... pas de drapeau possible.

— Je suis né en Amérique ! S'étrangle Andy.

— Les Yarasiens se moquent de ta patrie, tranche Izumi.

Ils ne croient qu'en l'hérédité.

Le vent gonfle les voiles, le drakkar file.

Le combat s'annonce.

Le sable approche.

Et Andy, entre les deux femmes, sent naître dans sa poitrine le poids d'un héritage qu'il n'a jamais demandé.

Solveig reprend, plus douce :

— Nous ne sommes plus seulement nous-mêmes, Andy. Nos gènes ancestraux vivent dans nos veines. Même sans entraînement, ils nous guident.

— L'activation de la salle de réveil..., murmure Andy, songeur.

Izumi incline la tête.

— Exact. Et nos chevaux sont mécanisés. Ils te suivront, te ramèneront ton arme si tu tombes. Et si le combat n'est pas terminé dans le temps imparti, quelle que soit la gravité des blessures, une douane énergétique vous séparera.

Elle le fixe froidement.

— N'essaie même pas de la franchir, sinon ton corps recevra une décharge électrique si puissante qu'il restera endolori pendant des heures.

Solveig fronce les sourcils, redresse le menton.

— Nous arrivons.

La côte irlandaise s'étire à l'horizon, froide, dorée sous le vent du matin.

Andy fixe la lumière tremblante au loin.

— J'ai passé la nuit la plus agitée de ma vie.

Solveig esquisse un sourire léger.

— Nous y passons tous.

Elle se tourne vers lui.

— Laisse Spartacus prendre le contrôle. Tout ira bien.

Chapitre 9 « Le Sang et la Mer »

Le drakkar s'échoue dans un fracas sourd sur une bande de sable immense.
Les trois Terriens descendent, sabots lourds, armures luisantes sous le soleil levant.
Face à eux, sur l'autre rive de la baie, trois silhouettes avancent : les Lactériens.

Petits, trapus, recouverts d'une armure nacrée.
Une crinière de poils noirs couvre leur nuque.
Leurs grands yeux, d'un bleu laiteux, pulsent comme un cœur.

— Les Lactériens, annonce Solveig, basculant son bouclier sur l'épaule.
— On t'a dit, Andy, qu'ils étaient hermaphrodites, ce qui multiplie leur ténacité.
Elle esquisse un sourire bref.
— Un peu comme les Esrepiens, qui sont asexués. Seuls les Xiorciens sont comme nous : sexués.

Izumi, imperturbable, résume d'un ton calme :
— À gauche, deux faucilles courtes.
— Au centre, un gourdin denté.
— À droite, une double-lance équilibrée.

Solveig fronce les sourcils.
— Leur cheffe, Manamra, n'est pas là.

— Manamra ? Répète Andy.

— Descendante du roi Braca, précise Solveig.
Masque de bouffon, faucilles jumelles, vitesse et précision.
Elle observe le vent.
— Ils viennent du Bras de la Règle. Leur planète : Lactéria.

Solveig serre la hampe de sa hache longue.
— Je file à gauche. Tue avant qu'on ne te tue. Et laisse ton ancêtre agir. Ne lutte pas contre lui.

Izumi hoche la tête.
— Les Lactériens sont des légendes. Restez sur vos gardes.

Le drakkar, vidé de son équipage, s'éloigne lentement, glissant sur la marée.
Les trois Terriens s'avancent dans le vent, le sable fouettant leurs visages, suivis de leurs montures.
Ils se séparent, chacun rejoignant son adversaire.
Les Lactériens courent pieds nus vers eux, rapides, décidés à en découdre.

*

Dans la salle d'observation suspendue, Teya regarde la scène.
Ses traits sont figés. Les guerriers autour d'elle retiennent leur souffle.
— Commencez, murmure-t-elle.

*

Sur la plage, Izumi affronte son adversaire.
Elle tire son sabre long, le saisit à deux mains, bondit.
Sa lame siffle dans l'air.
Le Lactérien à la double-lance bloque, pivote, frappe.
Mais elle est déjà derrière lui.
Un geste net, précis : la gorge s'ouvre.
L'ennemi s'effondre, le sable s'imprègne de sang laiteux.

Izumi s'incline, respectueuse, puis essuie la lame d'un mouvement lent.

À gauche, Solveig combat l'adversaire aux faucilles courtes.
Le duel est vif, équilibré, chaque souffle est une décision.
Un cri éclate du centre : Andy chancelle.

— Non ! Crie Solveig, le regard médusé.

La distraction lui coûte cher : un coup de pied la projette en arrière.
La faucille siffle, tranche sa joue droite, un jet de sang éclabousse sa tunique.

Enragée, elle jette son bouclier, appelle sa hache.
L'arme jaillit de sa selle, frappe sa paume.
D'un double geste en ciseaux hache et épée, elle fauche la tête et le torse.
Le Lactérien s'effondre, inerte, son sang s'étalant sur le sable.

Au centre, Andy vacille, le visage ravagé par la peur.
Son glaive tremble dans sa main.
Le Lactérien au gourdin denté rugit, frappe, encore et encore.
Andy appelle son bouclier par le bracelet : l'écu quitte la selle, vient heurter son bras.
Le choc est brutal ; il tombe, se relève, encaisse.
Les coups pleuvent. Il tente de riposter, sans conviction.
Un heurt, un faux pas son bras se brise.

Un cri déchire la plage.
L'écu roule sur le sol. Andy recule, à genoux, ensanglanté, haletant.
Le Lactérien s'avance, son gourdin levé pour l'achever.

— Laissez-moi mourir en paix ! Hurle Andy.

Le Lactérien pousse un cri guttural et s'apprête à frapper.
Mais Solveig a déjà bougé.
Elle lève la tête : le soleil est au zénith.
Elle court, bras tendu, appelle sa lance.
L'arme s'arrache de la selle, fend l'air, cogne sa paume, puis file droit.

Le gourdin s'abat trop tard.
La lance traverse le crâne du Lactérien.
Son corps bascule en arrière, foudroyé.

Solveig rejoint Andy, haletante.
— Tiens bon ! Le combat est terminé avant l'échéance. Tu auras droit aux soins !

Izumi les rejoint, le regard glacé.
— On n'intervient pas pour un autre ! C'est la règle.

— Les soins sont autorisés ! Réplique Solveig, la colère contenue.
— Où est ce fichu bloc de survie ?!

Izumi tend l'index vers le sud.
Un caisson métallique jaune écarlate surgit de la mer, glisse au-dessus du sable et s'ouvre en deux.
Des tentacules chirurgicaux s'en déploient, enveloppent Andy, le soulèvent, l'engloutissent.
Le couvercle se referme dans un souffle sec.

*

À l'intérieur, Andy flotte dans un liquide vert oxygéné.
Les tentacules parcourent son corps, remettant en place son plexus, redressent l'avant-bras fracturé, referment les plaies.
Un hurlement étouffé monte, puis le calme.
La douleur se dissout.

*

Plus tard.
Andy repose dans un berceau de granit blanc, immergé jusqu'au cou dans un gel transparent.
La pièce résonne d'un bourdonnement doux.

Solveig veille, droite, les mains croisées.
Teya entre, silhouette noire, visage impassible.
Elle s'approche, se place à sa droite.

— Il s'en sortira, dit Solveig.

Teya observe le rythme lent de sa respiration.
— Oui. Et il apprendra.
Elle incline la tête, son ton devient plus grave.
— Aujourd'hui, il a failli.
Elle marque un silence.
— Demain, il conduira.

Le gel frémit.
Le souffle d'Andy se fait plus fort.
— Il souffre, note Teya, sans émotion apparente.

Solveig détourne le regard, la voix basse :
— Il renaît.

Teya ferme lentement les yeux.
Dans la lumière verte, le visage d'Andy s'apaise.
Entre mort et résurrection, l'ombre du gladiateur commence à prendre forme.

Chapitre 10 « L'éveil du sang »

Teya se redresse fièrement et avec autorité tourne lentement la tête vers Solveig.

— Ton intervention de tout à l'heure n'était pas légale.

Mais heureusement, j'ai obtenu de justesse une dérogation. Il restera dans le groupe.

Les Sages n'en tiendront pas rigueur... cette fois.

Elle s'avance, son regard se durcit.

— Mais pour toi, il n'y aura pas de deuxième chance.

Si tu récidives, c'est la mort assurée.

Solveig soutient son regard, sans fléchir.

— Il avait droit à une deuxième chance.

Et moi, à l'espoir.

Elle s'avance encore, si près que, leurs souffles se mêlent.

— Toi, par contre, tu souffres d'un sérieux manque d'empathie.

Pour ne pas dire... d'alexithymie.

Elle rit, un rire clair, tranchant comme une lame, et effleure du bout de la langue le nez de Teya.

— Si tu vois ce que je veux dire.

Teya reste de marbre.

Solveig se détourne, tourne les talons, quitte la pièce d'un pas vif et claquant.

Un long silence.

Puis, lentement, les lèvres de Teya s'étirent en un sourire discret.

— Merci quand même, murmure-t-elle.

Elle s'incline vers Andy, allongé dans le gel vibrant.

— Reviens, Spartacus.

Elle s'éclipse.

La porte se referme dans un souffle bleuté.

Le gel se met à pulser doucement autour du corps du jeune homme.

Andy plisse les yeux, tremble, ses muscles se crispent.

Un rêve le saisit et l'emporte.

*

Dans un salon baigné d'une lumière douce, Andy rit, vautré sur un canapé.

Il mange du pop-corn sucré.

Ses parents rient avec lui, heureux, sereins.

La télévision diffuse une vieille comédie.

L'odeur du beurre chaud emplit la pièce.
La paix.

Mais peu à peu, les fauteuils s'enfoncent dans le sol.
Les murs se déforment, les rires s'étouffent.
Andy se redresse, la panique aux lèvres.
— Qu'est-ce qui se passe ?!

Sa mère lui sourit, paisible.
— Ne t'inquiète pas, Andy. L'entreprise va payer les soins.
L'État reconnaîtra notre maladie due à l'amiante.

Andy recule, frappe un mur invisible.
— Mensonge ! Ils s'en fichent de vous !

Son père tend la main, pouce levé.
— Aie confiance. L'Amérique ne nous oubliera pas.

— Je ne veux pas vous perdre ! Hurle Andy, les mains tendues.

Mais les fauteuils s'enfoncent encore, avalant peu à peu ses parents.
Leurs visages disparaissent dans la lumière grise.
Puis plus rien.

Andy tombe à genoux.
— Je hais cette société !
Il frappe le sol, la voix déchirée.
— Je hais ce pays ! Je hais cette injustice !

Le sol se dérobe sous lui.
Il s'enfonce lentement, jusqu'à la poitrine... puis au cou... puis aux yeux.

Une main surgit.
Forte, calleuse, puissante.
Elle saisit la sienne.

Un gladiateur casqué se dresse devant lui.
Spartacus.
Son regard est celui d'un roi enchaîné, d'un homme libre dans la mort.
Une flamme brûle dans ses pupilles.

— Laisse-moi me lever, proclame Andy, sa voix changée, chargée d'un souffle nouveau.

Le colosse incline la tête, souriant.
Autour d'eux, le monde tremble.
Les chaînes se brisent.
Les sables d'arène s'élèvent en nuages d'or.

Andy se redresse.
Ses veines gonflent.

Ses muscles se dessinent comme forgés à la flamme.
Sa peau se hérisse, ses yeux s'ouvrent sur un feu vivant.
Ses pupilles explosent en couleurs, vastes, brûlants.

*

Andy jaillit du gel dans un rugissement.
Sa tête se renverse, sa poitrine se soulève, ses bras éclaboussent la matière translucide.
Ses pupilles brillent comme deux soleils en fusion.
Il crache le liquide, haletant, rugit encore.

La salle entière tremble.
Les parois vibrent, le gel s'agite, les lumières clignotent.
Le souffle de sa renaissance fait ployer les dalles.

Dans ses yeux...
quelque chose de très ancien s'est réveillé.

Un héritage.
Un feu.
Un cri venu du fond des âges.

Le cri d'un homme qui, jadis, avait défié l'Empire.
Et que les étoiles elles-mêmes n'avaient pas su éteindre.

Chapitre 11 « Le souffle du Terrien »

La chambre était stérile, ses murs lisses, indifférents, presque inodores.
Andy s'y tenait debout, presque nu, sur le carrelage froid et beige, face à son propre reflet.
Le matin filtrait à travers la fenêtre, effleurant sa peau d'éclats pâles où se mêlaient encore la torpeur du sommeil et la tension du réveil.

D'un geste lent, il tendit la main vers une vieille radio CD, un vestige d'un autre siècle, taché de poussière et de souvenirs.

Un déclic, un frisson d'électricité, puis la voix éraillée de Kurt Cobain emplirent la pièce :
Rape Me.

Le son, brut, fort et vivant, fit trembler les murs. Comme une invocation.

Alors, quelque chose s'éveilla autour de lui.

Des bras mécaniques surgirent du plafond, animé d'une précision presque humaine.

Ils saisirent un à un les éléments d'une armure ancienne cuir, bronze, fer poli.

Les pièces vinrent s'emboîter sur son corps avec la rigueur d'un rituel.

Le plastron épousa son torse, les jambières claquèrent contre sa peau, la cape se déroula dans un souffle d'air chaud.

Enfin, le casque romain descendit lentement sur sa tête, symbole du guerrier qu'il devenait.
Ses yeux s'allumèrent d'une lueur nouvelle, froide, déterminée, presque sacrée.

Ce n'était plus un homme.

C'était un soldat.

*

La poussière s'élevait, le sable brûlait sous ses pas.

L'arène de Gizeh rugissait de mille voix invisibles, comme si les spectres des pharaons assistaient au combat.

Face à lui, un Esreprien, haut et nerveux, l'observait à travers son heaume translucide.

Le choc des boucliers éclata comme un tonnerre sec.

Au-dessus des pyramides, le soleil suspendu découpait leurs silhouettes dans un halo d'or et de sang.

Chaque coup devint prière.

Chaque cri, offrande à la guerre.

Sous son casque, Andy ruisselait de sueur.

Il frappait, encaissait, résistait.

Dans son bras vibrait la lourdeur de la Terre ; dans son cœur, la rage d'un peuple qu'il ne comprenait plus.

Puis soudain, un éclat bleu jaillit.

La barrière énergétique s'alluma, étendit son réseau invisible et les sépara.

Un silence irréel tomba sur le sable brûlant.
Et déjà, le vent d'un autre monde se levait.

*

La poussière du désert s'effaça dans le vent pour devenir brume urbaine.
À présent, le fer dominait le ciel.
Sous la carcasse déformée de la Tour Eiffel, Andy faisait face à un Lactérien à la peau rousse, trapue, couvert d'une armure nacrée.
Une crinière de poils sombres descendait le long de sa nuque.
Son bouclier et son sabre à double tranchant luisaient d'un éclat meurtrier.

L'air était dense, saturé de mémoire et de rouille.
La sueur perlait sur la barbe naissante d'Andy, glissait le long de sa gorge comme un ruisseau salé.
Les boucliers s'entrechoquaient avec la rage d'antiques légions revenues à la vie.

Andy recula, feinta, appela sa pique.
Il la fit tourner, la brandit et frappa.
Le cri de l'adversaire déchira le jour ; le sang retomba sur les pavés comme une pluie fine.

Mais la lumière, capricieuse, se tordit soudain :
la frontière énergétique, gardienne du destin, surgit à nouveau, les isolant dans deux mondes impossibles à rejoindre.
Le silence revint, lourd, suspendu.
Un battement de cœur, et la guerre recommença ailleurs.

*

Le ciel de Washington se teintait de cuivre et de feu.
Les colonnes du Lincoln Memorial se dressaient, blanches et muettes, témoins d'un combat sans patrie.
Andy, désormais vieilli par l'effort, portait sur le visage la barbe des survivants.
Face à lui, un Xiorcien colossal, cuir sombre et muscles d'acier, avançait avec la lenteur d'un ouragan.

Andy fit appel à son bouclier.
Le choc fut brutal, animal, presque intime.
Leurs respirations se mêlèrent ; leurs boucliers se heurtèrent dans un grondement de tempête.
Andy pivota, crocheta, enchaîna.
Son glaive trouva la faille, s'enfonça à plusieurs reprises dans la chair étrangère.

Le Xiorcien vacilla, puis s'effondra, le sang coulant en ruisseaux sombres.
Andy leva les bras, la bouche ouverte sur un cri libérateur, un cri d'homme, de bête et de mémoire.
L'écho se propagea jusqu'aux colonnes blanches, qui semblèrent en frémir.

Ainsi s'achevait un autre combat.
Et déjà, le jour déclinait vers la nuit du cœur.

Chapitre 12 « Le Sang des alliés »

La nuit tomba, lente et apaisée.

Sous le dôme translucide du foyer terrien, la salle à manger s'étendait, vaste et chaude. Les murs diffusaient une lumière dorée, presque liquide, comme un crépuscule apprivoisé.

Andy traversa la pièce d'un pas sûr, la barbe fraîchement rasée, les traits apaisés mais le regard encore chargé de feu.

Ses cheveux mi-longs retombaient sur ses tempes ; son corps, plus dense, respirait la discipline et la rage maîtrisée.

Devant lui, une grande table ovale, soutenue par un tronc de matière organique, réunissait les guerriers du monde.

Certains sièges restaient vides, Diego, Kaan des noms suspendus dans la mémoire comme des prières muettes.

Le souffle du Terrien s'était éveillé.

Et dans ses veines, l'écho du gladiateur brûlait encore.

— Tiens, qui voilà, lança Artémis, un sourire acide aux lèvres.

— Il aurait mieux valu qu'il meure au premier combat, ricana Izumi, le ton glacé.

Solveig se redressa, les yeux brillants d'un éclat de glace.

— C'est quoi votre problème ?

Les mots claquèrent dans l'air comme des gifles.

Un frisson parcourut la table.

Mehdi, d'une voix posée, leva les mains.

— Du calme, mesdames. Restons unis, ce sera plus constructif.

Andy s'avança, silencieux.

Lobsang lui désigna une place vide.

— C'était celle de Diego.

Il s'assit lentement, inclina la tête en signe de respect.

Un souffle traversa la pièce.

Warrent, adossé à sa chaise, esquissa un demi-sourire :

— Je fais comme s'ils étaient encore là. Ça me donne de l'appétit.

— Ils sont morts, un point c'est tout, trancha Clayton, la voix dure.

Le silence tomba, épais comme la cendre.

Youcheng s'inclina légèrement vers Andy :

— Je te souhaite bon appétit, frère. Je suis Youcheng Qiang, instituteur à Pékin.

J'ai laissé derrière moi ma compagne, Chang... et mes élèves.
Un grand commandant vit en moi, et combat maintenant avec moi.

Warrent, toujours narquois :

— Félicitations pour ta victoire contre le Xiorcien. Moins ils seront nombreux, mieux ce sera.
Mais fais attention : leur chef, Tusulac, ne t'oubliera pas.

Andy releva la tête, les sourcils froncés.

— Tusulac ?

— Oui, répondit Alain Larroque. Le plus redoutable de tous.

Il brise pour régner. Chez eux, c'est simple : « tu marches ou tu crèves », et gloire à l'élite.

La race Xiorc vient du Bras Écu-Croix de la Voie Lactée.

Pas si loin de chez nous, paraît-il ! Ajouta-t-il avec un sourire ironique.

Vlad, d'un ton ferme, coupa court :

— Laisse-le manger. Ici, tout ce que tu veux est à portée de main. Il suffit d'y penser.

Andy posa la paume sur la table.

Une vibration douce se propagea dans la surface.

Au centre, un plat se forma, fumant, réel : un hamburger, des frites dorées, une odeur de nostalgie.

Il sourit, simple, presque enfantin, et mordit dans le pain tiède.

— Dis-moi, Andy, demanda Bongani, curieux. Qu'est-ce qui t'a changé ? Pourquoi vivre, après avoir voulu mourir ?

Andy mâcha lentement, trempa une frite dans la sauce, leva les yeux.

— Mes parents. Leur disparition... leur trahison.

Ils croyaient en un pays qui les a rejetés.

C'est pour eux que je me bats.

Le silence se fit lourd à nouveau.

Mehdi hocha la tête.

— Toute cause mérite qu'on se batte pour elle, frère.

Clayton frappa du poing sur la table, indigné :

— Tu parles d'un pays que tu critiques ! Comment peux-tu en nier les valeurs ?

J'ai de meilleures raisons de haïr ce drapeau : les Amérindiens ont été chassés, massacrés, bannis de leur terre sans ménagement.

Et pourtant, aujourd'hui, moi et ma communauté honorons ce symbole plus que tout.

Il faut savoir tourner la page, Andy. Même douloureuse.

Le patriotisme vit en chacun de nous.

Solveig se leva alors, sa voix claire fendit le silence :

— Comme nous tous, il n'a rien demandé. On l'a enlevé pour divertir une civilisation mourante.

— Solveig a raison, dit Mehdi calmement.

Même sans drapeau, il est des nôtres.

Lobsang frappa doucement dans ses mains, apaisant :
— Au moins, c'est clair. Bienvenue parmi nous, frère d'armes.

Clayton baissa la tête, déçu, la mâchoire serrée.
Autour de la table, les voix recommencèrent à s'élever, discordantes.
Izumi fulmina, Artémis cracha son mépris :
— Teya nous doit des explications !

Une voix douce et ferme-les coupa net :
— Non, Artémis. Les Sages n'ont rien à cacher.

Teya venait d'entrer.
Sa silhouette glissa dans la lumière dorée, telle une flamme fluide.
Sa tenue, tissée de fils d'or et de lumière, paraissait vivante.

Elle s'approcha lentement, ses yeux de cristal balayant la salle.
— Andy a été choisi pour ce qu'il porte en lui, dit-elle.
Le sang d'un ancêtre qui s'est sacrifié pour la liberté.
Les Sages ont vu en lui ce que l'humanité a perdu : la foi en l'homme.

Un silence solennel tomba.
Solveig posa une main ferme sur l'épaule d'Andy.
— Il aura notre soutien, quoi qu'il arrive.

Artémis détourna les yeux, grinçant :
— Je ne donne pas cher de lui.

— Il fera comme nous tous, répliqua Solveig.
Ce pour quoi il a été destiné.

Teya observa la scène, le regard glissant d'un visage à l'autre.
Mais dans le bleu parfait de ses prunelles, une fêlure vacilla un trouble qu'elle s'efforça d'éteindre.

Quand elle parla de nouveau, sa voix trembla imperceptiblement :
— Demain, certains d'entre vous affronteront les Lactériens.
Ils ont une revanche à prendre.

Elle détourna le regard, comme si elle craignait ses propres mots.
Andy, calme et brûlant à la fois, reprit son repas dans un silence plein de présages.

Et dans la lumière du dôme,
chacun sut sans oser le dire
qu'une nouvelle ère venait de commencer.

Chapitre 13 « Les cendres du Courage »

Le souffle glacé de la Russie balayait la plaine comme une mémoire ancienne.
Le ciel, bas et blême, s'écrasait sur l'horizon dans une lumière blanche, sans chaleur ni répit.
Tout semblait suspendu entre deux battements de cœur, entre la vie et la pierre.
Au milieu de cette immensité figée s'étendait une piste aéronautique à demi effacée par le givre vestige d'un âge où l'homme défiait encore les dieux en s'arrachant à la terre.

C'est là que les Terriens marchaient, silhouettes d'ombres et de feu : Andy, Mehdi, Vlad, Solveig, Warrent, Alain et Bongani. Leurs pas écrasaient le givre dans un crissement régulier, presque solennel. Derrière eux, leurs chevaux mécaniques soufflaient dans le froid, exhalant des volutes de vapeur argentée.

Warrent s'arrêta, fronçant les sourcils.

— Sérieusement... qui a eu l'idée de ce foutu endroit ? On gèle comme des statues !

Vlad leva la tête. Dans son regard bleu acier passa une lueur qu'aucun autre ne comprit.
Il inspira longuement l'air mordant avant qu'un sourire nostalgique ne fende ses lèvres épaisses.

— Moi, répondit-il enfin. J'ai choisi cette terre. Ici, la liberté palpite dans chaque souffle.
C'est ma mère-patrie.

Andy, emmitouflé dans une cape de cuir noir, arqua un sourcil, perplexe.

— Et... quel rapport avec une piste d'aviation ?

Vlad éclata d'un rire tonitruant. Ses épaules massives tressautaient, et l'écho de son rire roula jusqu'aux montagnes. Il se plaça au centre du tarmac, étendit les bras et imita maladroitement le vol d'un avion, ses bottes soulevant un nuage de givre.

— J'appartiens à la chasse russe, camarades ! Ma première admiratrice, c'était ma jeune femme, Ekaterina.

Andy ouvrit de grands yeux.

— Tu veux dire... pilote de chasse ?

— Exactement ! Sur Soukhoï, l'avion de la suprématie aérienne, lança Vlad, fier comme un enfant devant son rêve.

— Vlad ! Range tes ailes ! S'écria Alain. Si tu veux rester libre, redescends vite : les Lactériens arrivent !

Le rire du Russe mourut aussitôt. Son visage se ferma comme une trappe de métal.

Il fit appel à sa masse, qui apparut dans sa main dans un claquement de tonnerre.

— Alors que les cieux tremblent, gronda-t-il. Aujourd'hui, la neige boira du feu.

Mehdi scruta l'horizon. Le vent lui cinglait les joues, soulevant les pans de sa tunique.

— Leur cheffe, Manamra, n'est pas là... étrange. Pourquoi ?

Bongani, massif, posa un genou à terre, effleura la neige et en frotta les grains entre ses doigts.

— Peu importe. Ce sont des guerriers, tout comme nous. Leurs lames sont rapides, leur honneur dangereux. Gardez vos vies comme des trésors.

Andy se redressa. Le froid s'était infiltré jusqu'à ses os, mais quelque chose d'autre bouillonnait en lui une chaleur ancienne, un instinct qu'il ne contrôlait plus. Il s'élança.

Le souffle de son passage fendit la brume. Derrière lui, Solveig cria quelque chose, mais le vent emporta sa voix.

Les autres suivirent, armes levées, cœurs battants au rythme du monde.

Le choc fut fulgurant : le métal contre le métal, la chair contre la foi.

Les Terriens et les Lactériens se heurtèrent avec la violence du feu et du fer.

Les boucliers éclatèrent, les épées sifflèrent, les cris se mêlèrent au vent.

Dans la blancheur immaculée du froid russe, le sang chaud traça sa route rouge et sincère. Les impacts faisaient jaillir des étincelles sur la glace ; la neige se teintait d'un rose funèbre. Andy para un coup, pivota, son glaive décrivit un arc parfait qui trancha le vide avant de heurter la gorge d'un Lactérien.

Le corps s'effondra dans un souffle, et son sang fuma sur la neige.

Autour de lui, Vlad rugissait des chants cosaques, Bougani frappait comme un forgeron, Mehdi priait entre deux coups.

Les Terriens l'emportèrent, farouches, exaltés, brûlants d'une fierté ancienne : celle de ne plus être les esclaves de personne.

Quand le dernier Lactérien tomba, le vent se remit à souffler. Il passa sur les visages haletants, effaça les traces du combat, comme pour rappeler que la terre ne garde jamais les héros bien longtemps.

*

Dans le foyer de Yaras, Teya se tenait droite face à la grande vitre.

La lumière dorée du dôme caressait ses épaules nues.

Ses traits, si souvent impassibles, semblaient adoucis, presque humains.

Un sourire naquit sur ses lèvres minces, hésita, puis s'effaça aussitôt, emporté par une pensée qu'elle seule connaissait.

Dans ses yeux, un éclat de peur. Une peur qu'elle n'avait jamais ressentie depuis sa création.

Elle posa la main contre la vitre, sa peau frissonna au contact du verre froid.

— Pourquoi faut-il toujours que la victoire goûte le sang ? murmura-t-elle.

Une voix résonna derrière elle, grave, métallique :

— Parce que le sang, Teya, est le seul langage que les vivants comprennent encore.

Elle se retourna lentement.

Un hologramme des Sages venait de s'allumer dans la salle, silhouettes floues, auréolées de lumière.

— Souviens-toi de ta fonction, reprirent-ils à l'unisson. Observe, mais ne ressens pas. Tu n'es pas humaine.

Leurs images disparurent.

Teya resta seule, la poitrine soulevée d'un souffle qu'elle ne devrait pas avoir.

*

Le lendemain, la Terre tournait vers un autre visage.

L'aube embrasait l'Inde d'une lumière de cuivre.

Les marches du Taj Mahal resplendissaient, leurs reflets d'ivoire inondant les cinq guerriers terriens : Clayton, Artémis, Youcheng, Lobsang et Izumi.

Leur regard se perdait dans la blancheur du marbre, dans cette beauté suspendue au-dessus du monde.

Le silence avait la densité d'une prière.

Clayton rompit le charme.

— De qui vient l'idée du lieu ?

Lobsang hocha la tête, grave.

— Le Taj Mahal est le symbole de l'amour pur. L'empereur Shah Jahan l'a bâti pour Mumtaz Mahal, sa femme bien-aimée.

Izumi esquissa un sourire amer.

— Et tu oublies la souffrance. Elle est morte en accouchant de son quatorzième enfant.

L'amour tue parfois plus sûrement que la haine.

Artémis observa les arabesques incrustées dans la pierre, la beauté silencieuse des fleurs de marbre.

— Les historiens y voient le paradis du Jugement dernier, souffla-t-elle.

Youcheng ferma les yeux, joignit les mains.

— Ou peut-être le passage entre la vie et la mort. L'amour n'est qu'un pont fragile entre deux gouffres.

Un vent chaud se leva. L'air vibra.

Clayton frissonna. Il se retourna brusquement et appela ses armes.

Un Esrepien surgit de l'ombre, le visage dissimulé sous un heaume d'or.

Le choc fut immédiat : brutal, animal.

Clayton frappa, esquiva, se redressa, son cri traversant la brume.

Sa hache décrivit un arc parfait et s'enfonça dans le torse de l'ennemi.

Autour de lui, les Terriens se déployèrent, rapides, précis.

Le Taj Mahal, temple d'amour et de deuil, devint un autel de guerre.

Le sang éclaboussa le marbre, coula dans les motifs floraux, teinta de rouge les symboles du paradis.

L'écho des lames se répercuta sous la coupole.
Quand le dernier ennemi tomba, Izumi posa un genou à terre.
— Pardonne-nous, murmura-t-elle au monument. Nous salissons la beauté pour sauver nos vies.

*

Loin au-dessus des mondes, Tusulac, chef des Xiorciens, ajustait son casque noir.
Son armure vibrait d'une énergie contenue.
Il s'avança vers la baie d'observation ; les images des combats défilaient dans l'air.

Ses yeux reptiliens suivirent les silhouettes terriennes.
Puis son rictus se dessina lentement.
— Ces Terriens... faibles, pathétiques. Ils croient dominer, mais ils ploieront sous ma volonté. Leur courage n'est qu'un masque pour cacher leur peur.

Derrière lui, sa guide, une jeune femme au crâne rasé et au visage d'enfant, se tenait tête baissée.
Sa robe sombre laissait voir ses épaules nues, couvertes de marques bleues : les symboles de l'obéissance.
— Ils se battent pour survivre, murmura-t-elle. Peut-être... méritent-ils ton respect.

Tusulac tourna la tête, ses yeux étincelèrent d'un feu froid.
— Respect ? Pour la chair ?

Il la bouscula sans même la regarder. Elle tomba, les mains crispées contre le sol métallique.
Il s'éloigna, son pas lourd résonnant dans la salle.
La jeune guide releva la tête, ses yeux d'un vert profond pleins de larmes retenues.
— Un jour, dit-elle à voix basse, ce que tu appelles perfection s'effondrera sous le poids d'un seul cœur humain.

Chapitre 14 « Le Bal des Survivants »

La nuit retomba sur le dôme comme un manteau d'ambre.

Sous la voûte transparente, le ciel de Yaras déployait ses constellations multiples, des soleils jumeaux qui se retiraient lentement vers le sommeil du vide.

La grande salle vibrat d'une vie nouvelle, d'une ivresse que rien ne semblait pouvoir contenir : musique, rires, échos d'accents venus de toutes les terres.

Pour la première fois depuis longtemps, le sang versé semblait lavé dans le vin et les chants.

Les guerriers, encore couverts de poussière, buvaient, chantaient, se racontaient leurs victoires comme on évoque des légendes.

Leurs voix montaient dans le dôme et retombaient en éclats d'or sur les tables.

Andy, debout près de Solveig, savourait une bière d'un bleu irisé, une boisson Yarasienne au goût de houblon et de cuivre.

Elle riait, ses yeux flamboyants sous les lumières mouvantes, sa chevelure rousse détachée comme une flamme dans la pénombre.

À quelques mètres, Alain et Youcheng, attablés un peu plus loin, fumaient la pipe à eau comme deux étudiants d'un autre siècle.

— Quel tabac ! S'exclama Youcheng, en recrachant un nuage épais. Les Yarasien ont décidément du goût !

— Ils savent y faire, balbutia Alain, hilare.

Puis soudain, il se redressa, la tête haute, le poing sur le cœur :

— Pour la France !

Warrent, joyeux, leva son verre :

— Et pour Teya ! Où est-elle, d'ailleurs ? Elle m'existe tellement !

Un éclat de rire parcourut la salle.

— Tu rêves, mon ami, répondit Youcheng. Elle se moque de toi. Elle nous traite comme un cochon traiterait sa gamelle pleine de confiture.

— Un cochon ? Répéta Warrent, amusé.

— Oui, mais quel cochon !

Les éclats de voix s'élevaient, sincères, presque naïfs. Un instant, les peuples du monde n'étaient plus que des jeunes autour d'une table, comme dans un campus d'avant la guerre.

Solveig, amusée, tira doucement Andy vers la piste de danse.

— Viens, juste une danse.

Il hésita, puis secoua la tête.

— Merci pour ton intention, répondit-il avec un sourire, mais je ne sais pas danser.

— Alors, suis-moi, dit-elle simplement.

La musique changea. Les notes suaves d'un slow terrestre, « Going To A Town » de George Michael, s'élevèrent dans l'air comme une prière mélancolique.
Leurs mains se cherchèrent, leurs corps se trouvèrent.

Le monde sembla se taire.

Leurs pas, d'abord maladroits, s'accordèrent sur le rythme.

— Une architecte et un maçon, murmura-t-elle. Qui l'aurait cru ?

— Apparemment, il n'y a pas d'échelle sociale pour la folie, répondit Andy en riant doucement.

Mais son sourire se figea lorsque Solveig reprit d'une voix douce, presque tremblante :

— Et ton combat, Andy ? Est-il enfin apaisé ?

Il resta un instant silencieux, le regard flottant dans le vide du dôme.

— Oui... je crois que je commence à comprendre. Je ne me bats plus seulement pour moi. Mais pour eux, pour nous tous.

— Laisse-leur encore un peu de temps, dit-elle. Certaines plaies mettent plus longtemps à guérir.

— Le temps, voilà, ce qui risque de nous manquer. Le tournoi s'accélère à travers une telle cruauté.

— Alors, dansons, répondit-elle. Juste pour cette nuit. Et comme dit la chanson : *malgré la fuite, garde tes émotions, ta douleur et ton amour pour ce pays*.

Elle posa la tête sur son épaule.

Leurs souffles s'accordèrent.

Le monde pouvait bien se désintégrer au-dehors ; ici, sous ce dôme de verre et d'or, il existait encore une humanité fragile, brûlante, qui refusait de mourir.

*

Dans l'ombre, Teya les observait.

Ses yeux brillaient d'un éclat indéchiffrable, oscillant entre la jalousie et la peur.

Elle posa une main contre sa poitrine, comme pour retenir un battement qu'elle ne voulait pas admettre.

Elle, l'hybride parfaite, commençait à ressentir.

Et cela l'effrayait plus que la mort elle-même.

*

À une table voisine, Lobsang, Warrent et Izumi sirotaient leurs verres.

Sur la surface holographique de la table, un combat se projetait en miniature : Tusulac contre un Lactérien.

Les images palpitaient, pleines de lumière et de sang.

Izumi détourna les yeux, glaciale.

— Je ne voudrais pas être à sa place.

— Il a du punch, admit Warrent.

— Regardez bien, dit Lobsang. Chaque geste nous enseigne quelque chose.

Un coup final éclata.
L'écran se teinta de rouge.
Le Lactérien s'effondra dans un cri supplice.

Les trois Terriens reculèrent, stupéfaits.
Warrent vida son verre d'une traite.
— Et si on allait danser ?
— Oui, fit Izumi.
— Et moi ? Tenta Lobsang.
— Pas avec nous ! Répondirent-ils à l'unisson.

Lobsang éclata de rire, malgré lui.
Pour la première fois, l'étrangeté de ce monde se fit douce : un instant, les Terriens ressemblaient à ce qu'ils étaient avant, des vivants.

Plus loin, Vlad, bière à la main, trinqua avec Clayton et Bongani.
— Nous devenons plus forts chaque jour, lança-t-il.
— C'est vrai, répondit Bongani.
— Les extraterrestres ont compris, ajouta Clayton. L'humanité règne en maître.

— Pas si vite, intervint la voix calme de Mehdi.

Il approchait, un cocktail à la main, accompagné d'Artémis.
La Grecque portait une robe de soie sombre, son casque abandonné sur une chaise. Ses yeux flamboyaient d'une colère contenue.

— La salope de Teya a sans doute passé un pacte avec les Sages, souffla-t-elle avec amertume.

Vlad se raidit.
— Peu importe leurs manigances. Nous sommes les meilleurs. Et quand tout sera fini, nous rentrerons chez nous.

Clayton leva le pouce.
— Vlad a raison. Je reverrai ma copine, et tout reprendra sens.

Ils trinquèrent, leurs verres claquant dans une fraternité sincère.
Mehdi les observa, pensif.
Puis il leva son verre à son tour.

— Ensemble, dit-il, nous avons toutes les chances de regagner notre liberté. Puis enfin rentré chez nous. Pour ma part, reprendre mes études en politique et, plus tard, fonder une famille.
Wallah.

Il but lentement.
Mais dans ses yeux brillait déjà autre chose : la lueur inquiète d'un homme qui, au milieu de la fête, commence à douter du prix de la victoire.

*

Dans la pénombre, Teya s'éloigna des danseurs.
Ses pas résonnaient à peine sur le sol de verre.
Elle s'arrêta devant une paroi translucide.
Là, derrière le voile lumineux, se tenait la salle des Sages.

Leurs silhouettes drapées et capuchon fermé s'élevaient, immobiles, auréolées d'argent.
— Rapport du foyer terrien, dit-elle d'une voix neutre.
— La cohésion est-elle stable ? Demanda le plus ancien.
— Oui, répondit Teya. Trop stable, peut-être.
— Trop ? Répéta l'un d'eux.
— Ils s'attachent. Ils s'humanisent. Ils se sentent frères.

Un silence dense suivit.
Puis la voix du Conseil trancha :
— C'est précisément ce que nous craignons. Les émotions rendent faibles. Le lien doit être brisé.

Teya releva les yeux.
— Et si, au contraire, c'était leur force ?

Mais les Sages se turent.
Leur lumière pâlit, puis s'éteignit, la laissant seule dans le couloir.

Elle resta là longtemps, les poings serrés, jusqu'à ce qu'un murmure s'échappe de ses lèvres :
— Si la faiblesse est humaine... alors je préfère l'être.

Chapitre 15 « Le tombeau des Dieux »

L'aube s'élevait sur le Mexique comme une lame dorée.

Sous un ciel neuf, le soleil, timide encore, caressait la cime des pyramides de Teotihuacán. Le vent glissait sur les pierres anciennes, portant avec lui les murmures d'un peuple disparu.

Sur la plus haute des marches avançaient Andy, Clayton, Bougani, Izumi et Lobsang, silhouettes d'acier et de chairs découpées sur l'horizon rougeoyant.

Devant eux, la vallée s'ouvrait, pavée de légendes et de lumières.

Clayton s'arrêta au bord du vide, s'agenouilla, prit un peu de poussière et la laissa filer entre ses doigts.

— Quarante-six mètres de haut, murmura-t-il. Voici la Pyramide de la Lune, sanctuaire du Dieu de l'Orage.

— Nous sommes donc au Mexique... souffla Bougani, le visage levé.

— Oui, répondit Clayton. Et là-bas, dit-il en tendant le bras vers le nord, l'Allée des Morts.

Andy s'approcha, troublé par l'émotion vibrante dans la voix de son frère d'armes.

— Pourquoi tant d'émotion ?

Izumi répondit, basse et franche :

— Parce que, c'est la terre de Diego Fuentes, le premier tombé pour la Terre.

Le nom suspendu dans l'air pesa plus lourd que la pierre.

Clayton se releva lentement, les yeux brûlant d'une flamme contenue.

— Aujourd'hui, nous affronterons les Xiorciens. Et cette fois, Diego aura sa revanche.

— Alors soit, dit Andy. Même si l'espace est étroit, nous tiendrons nos positions.

— Cinq niveaux, cinq gardiens, conclut Clayton en désignant la pyramide. Andy au premier, Izumi au deuxième, Lobsang au troisième, Bougani au quatrième. Quant à moi, je défendrai le sommet.

Ils échangèrent un regard d'accord, silencieux et solennel, puis s'engagèrent dans l'escalier prêt, s'il le fallait, à mourir l'un pour l'autre.

*

Au foyer terrien, Teya se tenait droite face à la grande vitre, drapée d'une lumière dorée. Son visage paraissait impassible, mais une lueur étrange courait sous la surface, un fil de doute, à peine perceptible.

— La surprise sera de taille, murmura-t-elle, plus pour elle-même que pour les autres.

Derrière, Artémis l'observait, amère et muette, devinant sans le comprendre le combat silencieux qui traversait la guide.

Teya posa la main à plat contre la vitre. Dans la transparence, elle crut sentir la vibration du lointain : Le souffle des combattants, la poussière de la pierre, le battement entêté d'un cœur humain qu'elle redoutait d'entendre, le sien.

*

Le soleil grimpa dans le ciel, accrochant la pyramide d'une lumière blanche.

Rien ne venait.

Sur la première terrasse, Andy attendait, l'impatience crispant ses doigts. Le vent du matin s'engouffrait entre les marches, soulevant une poussière qui lui rappelait, sans qu'il sache pourquoi, le geste de sa mère qui, autrefois, époussetait les cadres avant l'école. Il leva les yeux vers l'astre brûlant puis, lentement, les abaissa sur la pierre.

Un Xiorcien apparut.

Il s'avavançait, arme au poing ; derrière lui, son équidé, silencieux, suivait comme une ombre. L'être alien tendit le bras : une lance jaillit dans sa main.

Andy inspira profondément, appela à lui son glaive et son bouclier, qui se matérialisèrent dans un souffle métallique.

— Que Spartacus m'ouvre la voie de la victoire, dit-il, d'une voix grave qui ne trembla pas.

Tout en haut, le vent soulevait les longs cheveux de Clayton.

L'ombre d'un colosse approchait cuir sombre, regard de fer, posture impériale.

Tusulac. Le chef des Xiorciens.

Clayton rouvrit les yeux ; ses mains tremblaient d'une énergie brûlante tandis que ses deux haches affluaient vers lui.

— Tusulac... enfin.

Il leva le visage vers le ciel :

— Dieu de l'Orage, entends ma requête, fais tomber ta foudre sur nos âmes.

Le Xiorcien gonfla le torse et brandit son arme : un sabre à trois lames.

— Tu tomberas sous mes coups, humains.

Ils se jetèrent l'un contre l'autre.

Le choc fit vibrer toute la pyramide.

Acier contre acier. Souffle contre souffle. Silence contre cri.

*

Premier niveau :

Le soleil monta au zénith. Andy combattait avec rage. Son glaive fendait l'air, son bouclier tonnait ; l'adversaire esquivait, ripostait. Leurs corps s'entremêlaient dans une danse de fureur et de poussière.

Deuxième niveau :

Izumi, le visage ruisselant de sueur, affrontait un tacticien redoutable. Elle bondissait, paraît, feignait ; chaque coup de sabre devenait une conversation muette entre la vie et la mort.

Troisième niveau :

Lobsang, haletant, luttait contre un guerrier hors pair. Sous leurs pas, la pierre semblait respirer ; la poussière se levait en nuages de cendres.

Quatrième niveau :

Bougani, muscles tendus, souffle court, frappait encore, encore : chaque coup plus lourd que

le précédent, chaque pas plus difficile que le dernier. Le soleil déclinait ; sa hache brûlait entre ses doigts comme une braise.

*

Dans la salle, Teya suivait les combats.
Son visage, d'abord lisse, se crispa peu à peu.
Elle croisa les bras autour de sa taille comme pour retenir une chute intérieure.
Dans ses yeux se mêlaient la peur et la fascination et, derrière elles, un trouble qu'elle refusait de nommer :

« Pourquoi ce nom humain résonnait-il plus fort que les autres ?
Pourquoi, au milieu de la foule des visages, n'en voyait-elle qu'un ? »

*

Le soir tombait déjà sur Teotihuacán.
Le ciel s'enflammait de rouge profond.
Au sommet de la pyramide, la lutte durait encore.

Clayton, couvert de sang et de poussière, chancela. Son souffle saccadé cognait dans sa poitrine. Il leva une dernière fois ses haches vers le ciel.
Face à lui, Tusulac, presque indemne, respirait calmement ; son torse, strié de légères entailles, se soulevait comme un roc qui refuse la tempête.

— Dieu de l'Orage... accorde-moi... ta foudre... murmura Clayton.

Le ciel resta muet.
Deux anneaux tranchant lâcher sifflèrent ; la lame de Tusulac brilla. Le Xiorcien chargea, rapide comme un faucon.
Le sabre à trois lames fendit l'air et transperça le cœur du Terrien.

Clayton recula d'un pas, puis d'un autre.
Ses bras s'ouvrirent. Son regard se perdit dans les dernières braises du jour.
— La paix n'arrive jamais par surprise... Elle vient à ceux qui la préparent, souffla-t-il.
Et il tomba.

Tusulac retira son arme, leva le torse vers l'horizon et hurla :
— Que ma volonté soit accomplie !
D'un geste brutal, il saisit le corps sans vie et le précipita dans le vide.
— Les dieux que tu priais ne t'ont pas entendu, humain.

En contrebas, Andy combattait toujours, blessé, le souffle court.
Son adversaire tournoyait autour de lui avec une froideur implacable.
Puis un bruit sourd fracassa la terrasse : un corps s'écrasa sur les dalles.

Andy se figea.
Il reconnut l'armure. Les haches.
— Clayton... non...

L'instant de stupeur suffit.

Le Xiorcien bondit ; la lance fendit l'air et s'enfonça dans le plexus d'Andy, l'écrasant au sol. La brûlure se répandit comme une flamme sous sa peau ; le monde rétrécit à la taille de sa douleur.

L'ennemi leva l'arme pour l'achever, mais une onde bleue éclata, nette et froide.

La frontière énergétique s'activa et coupa net le geste mortel.

À genoux, Andy hurla :

— CLAYTON ! NON !

Le Xiorcien recula, le toisa d'un rictus, puis tourna les talons et s'éloigna, fier et victorieux.

Andy s'effondra, le regard vide, la respiration brisée.

Ses lèvres tremblèrent :

— Ce... ce n'est pas possible...

Alors le monde s'effaça dans le silence. Et la nuit, très lentement, recouvrit la Pyramide de la Lune.

*

Dans la salle des Sages, les silhouettes lumineuses observaient la scène sur les écrans suspendus.

Leurs voix s'entremêlaient, déformées par les résonances du dôme.

— Les pertes sont lourdes.

— L'esprit terrien s'intensifie.

— Le sang de Spartacus s'agite.

Teya, debout à l'écart, gardait le silence.

Ses yeux fixaient Andy à l'écran, son visage couvert de cendres et de lumières.

Elle sentait son propre cœur battre à l'unisson du sien.

Une larme, minuscule, roula sur sa joue.

— Vous pleurez, Teya ?

La voix du Sage la cloua sur place.

Elle essuya la larme d'un geste brusque.

— Non. J'observe.

Mais les Sages, d'une même voix, répondirent :

— Non, Teya. Vous ressentez.

Ils disparurent dans un souffle.

Elle resta seule, tremblante.

Son regard glissa vers la vitre, où le reflet de son propre visage se mêlait à celui d'Andy.

— Si c'est un crime... alors je suis coupable, murmura-t-elle.

*

Sur la pyramide, la nuit tombait lentement.
Les guerriers terriens allumèrent un feu au sommet, comme un signal vers les étoiles.
Leurs ombres s'étiraient sur les pierres anciennes.
Izumi pria, Lobsang fermait les yeux, Bougani veillait le corps de Clayton, silencieux.

Andy resta à l'écart, regard perdu vers les constellations.
Le vent chaud du Mexique portait encore l'odeur du sang.
Il pensa à Spartacus, à son père, à la Terre.
Et dans le silence, il jura :
— Tant qu'un souffle demeurera en moi, ils n'auront pas notre liberté.

Le feu monta dans la nuit.
Une flamme droite, humaine, vivante comme un défi lancé au ciel.

*

Au foyer, Teya ferma les yeux.
Elle sentit, contre sa paume posée à la vitre, un froid qui n'appartenait à aucun climat.
Pour la première fois, la douleur d'un humain lui traversa la poitrine comme une vérité
qu'aucune doctrine n'avait su prévoir.

— Andy... souffla-t-elle.

Ses lèvres tremblèrent.
Elle s'écarta, le cœur battant, le regard noyé dans la lumière vacillante des écrans.
Le reflet de son visage se mêlait à celui du Terrien blessé.
Elle murmura dans un souffle que personne n'entendit :
— Tu ne dois pas mourir... pas toi.

Chapitre 16 « L'ombre de la Révolte »

L'aube suivante fut étrange, suspendue, presque irréelle.
Sous le dôme, le silence dominait tout un silence d'église après la bataille, où même les machines semblaient prier.
Le corps de Clayton reposait dans la salle des mémoires, baignés d'une lumière dorée.
Ses armes, croisées sur sa poitrine, luisaient doucement, comme si elles respiraient encore.

Les Terriens, debout autour du cercueil translucide, gardaient la tête baissée.
Personne ne parlait.
Même Warrent, d'ordinaire bavard, demeurait muet.

Andy, le torse bandé, se tenait face à lui.
Ses yeux étaient secs, mais son visage n'avait plus rien de celui du garçon de Cleveland.
C'était le visage d'un homme qui avait compris que la mort n'était pas une fin, mais une dette à honorer.

Solveig s'approcha, sa main tremblante cherchant la sienne.
— Tu ne peux pas, tout porter, Andy.
— Je ne porte rien, répondit-il d'une voix rauque. Je rends juste ce qu'on m'a donné.

Elle voulut parler encore, mais il détourna le regard.
Au loin, les torches bleutées s'éteignirent une à une, comme des âmes quittant leur veille.

Teya entra.
Sa présence fit frémir l'air.
Elle n'avait pas mis son uniforme, mais une simple tunique claire, presque humaine.
— Clayton est tombé, dit-elle doucement.
— Et d'autres tomberont, répondit Andy. Mais pas en vain.

Elle hésita.
— Les Sages... se congratule de la situation.

Andy se tourna vers elle, un regard où brûlait quelque chose d'immense, d'incontrôlable.
— Les Sages ont fait de nous des pantins.

Teya resta silencieuse.
Pour la première fois, elle eut peur.
Pas de lui mais de ce qu'il allait réveiller.

Le souffle de Spartacus, peut-être.
Ou celui d'une révolte que même les dieux ne sauraient éteindre.

Chapitre 17 « Le souffle du temps »

Sur Terre, sous le porche, Lindsay resserra son manteau d'un geste fatigué. Les journées s'allongeaient, mais en elle, un hiver obstiné refusait de fondre. Elle hissa la sangle de son sac sur son épaule et jeta un dernier regard à la maison ce cœur vide où la voix d'Andy ne résonnait plus.

— Madame Lindsay Storm ?

Elle sursauta. En bas des marches, un policier l'attendait, casquette basse, regard empreint de cette compassion professionnelle qui n'apaise personne. Il sortit un carnet, le parcourut trop vite, comme s'il espérait y lire un miracle, puis referma la couverture molle.

— Agent James. J'enquête sur la disparition de votre frère. Je suis désolé... à ce jour, rien n'indique où se trouve Andy.

Lindsay descendit d'un pas vif. Sa colère la précédait, sèche comme une gifle.

— Dix jours déjà ! Dix jours qu'on a rebouché ce foutu trou dans sa chambre, et vous me répétez les mêmes phrases !

L'agent recula légèrement, politesse en bouclier.

— Nous poursuivons les investigations. Nous espérons de meilleures nouvelles bientôt. Je comprends votre impatience...

— Vous ne comprenez rien, dit-elle, la voix fêlée. Mon frère n'est pas parti. Il n'aurait pas disparu sans m'avertir. Je le saurais... je le sentirais.

L'agent inclina la tête, vaincu par une certitude qui n'était pas de ce monde.

— Nous le retrouverons, croyez-moi.

La porte se referma sur sa promesse.

Le vent remua les feuilles du porche, et la maison redevint muette.

*

Sur Yaras, la chambre vibrait d'un autre temps.

Fade to Black, de Metallica, rampait dans l'air comme une prière désabusée.

Andy se tenait debout, face au miroir, bras pendants, regard trouble.

Ses plaies avaient disparu.

La peau, redevenue lisse, ne gardait que la mémoire sourde de la douleur.

Il leva lentement les mains, tremblantes, et serra les poings jusqu'à blanchir les phalanges.

— De justesse... Il s'en est fallu de peu pour que la mort t'emporte aussi.

La voix de Teya naquit derrière lui, douce et ferme à la fois.
Elle apparut dans le reflet : silhouette taillée dans la lumière, beauté offensive, sourire suspendu au bord de la provocation.

— Heureusement, seul Clayton est mort, reprit-elle, presque légère. De la main de Tusulac, je l'admets. Mais toi et les autres, vous êtes sains et saufs. Quelques égratignures, rien de plus.

Elle posa les yeux sur ses cicatrices, grimaça une gêne de convenance.
— D'accord... peut-être plus que des égratignures.

Andy pivota brusquement, la colère au bord du souffle.
— Tu es humaine, toi ? C'est quoi ton problème ?

Teya leva les mains, un geste de défense qui ressemblait presque à une offrande.
— Qu'ai-je dit de mal ?

— Tu es indifférente, insensible, impassible !
Il s'avança, les yeux brûlants.
— Sans émotion, sans remords ! Dans le groupe, personne ne te supporte. Tu es... détestable.

Un silence.
Elle resta immobile, puis fit un pas vers lui.
Son regard, soudain, se troubla.
Elle s'approcha jusqu'à respirer son souffle, et l'enlaça doucement un geste maladroit, presque enfantin.

— Alors... apprends-moi, murmura-t-elle. Apprends-moi à devenir humaine.

Sa langue, lente, effleura les lèvres d'Andy.
Il demeura figé, froid, absent à ce corps qui tremblait de désir ou de confusion.

— Sors de ma chambre.

Le sourire de Teya se fana.
Elle recula, se fondit dans la porte translucide et disparut.

Andy essuya ses lèvres d'un geste brusque.
La douche l'appelait, l'eau pour laver la colère.
Mais avant qu'il ne bouge, des pas résonnèrent dans la pièce.

— Je t'ai dit de me laisser tranquille ! Hurla-t-il.
— Andy, j'aimerais m'entretenir avec toi, fit une voix calme.

Il se retourna : Solveig était là, droite, digne.
Dans ses mains reposait un drapeau américain, soigneusement plié, bleu profond, étoiles sages, bandes comme des cicatrices anciennes.

— Je... je suis désolé, balbutia-t-il. Je croyais que...
Solveig avança, le drapeau posé entre ses paumes comme une offrande.

— Le temps est imprévisible et inexorable, dit-elle doucement. Quelle que soit la durée qu'on nous accorde, nous devons la dessiner de nos actes.

— Je ne comprends pas, souffla Andy.

Elle déposa le drapeau dans ses mains.

— Nous sommes, que nous le voulions ou non, les acteurs du temps. Alors, donnons-lui sa plus grande dimension. Qu'il se souvienne de nous pour ce que nous avons choisi d'être.

Andy resta silencieux, les doigts serrés sur le tissu sacré.

La soie rugueuse du drapeau lui rappela le contact de son père, ce geste ancien lorsqu'ils descendaient les escaliers pour aller voter, côte à côte, sous la pluie.

Solveig le contempla longuement, puis ajouta :

— Clayton croyait que chaque homme doit, un jour, défendre la mémoire de ses morts. Pas pour se venger, mais pour honorer la vie qu'ils lui ont laissée.

Andy leva les yeux.

— Et toi, Solveig ? Tu crois encore à tout ça ?

Elle sourit faiblement.

— Non. Mais j'ai besoin d'y croire. Sinon... que reste-t-il ?

Le silence les enveloppa.

Dehors, le ciel de Yaras se parait d'un violet étrange, couleur de fer et de crépuscule.

Une étoile filante traversa le dôme comme une blessure ouverte.

Andy serra le drapeau contre sa poitrine.

Son regard, dans le miroir, n'était plus celui du garçon perdu.

C'était celui d'un homme prêt à défier les dieux.

Chapitre 18 « L'appel du sang »

La nuit s'était refermée sur Yaras.

Sous le dôme, la cité semblait retenir sa respiration, comme si les étoiles elles-mêmes craignaient de troubler le silence.

Andy demeurait assis, le drapeau sur les genoux, les doigts glissés entre les plis du tissu. Chaque fibre semblait lui parler, lui rappeler les visages effacés par le temps : son père, sa mère, Clayton.

Il ferma les yeux, et pour la première fois depuis des jours, il ne sentit plus la douleur mais une chaleur douce, presque fraternelle, qui lui montait du cœur.

Un bruit discret le fit sursauter.

La porte translucide s'ouvrit dans un souffle, livrant passage à Lobsang.

Le Tibétain portait encore la tunique brune de méditation qu'il gardait pour les veilles de combat.

— Je savais que je te trouverais ici, dit-il doucement.

— Tu devrais dormir.

— Et toi ?

Andy esquisssa un sourire sans joie.

— Je crois que j'ai dormi trop longtemps avant d'arriver ici.

Lobsang s'approcha, observa le drapeau posé sur ses genoux.

— Clayton t'aurait confié la mission de guider les autres.

— Me guider moi-même, ce serait déjà un miracle.

— Le miracle, Andy, murmura Lobsang, c'est de continuer malgré la peur. C'est ce que font les hommes quand les dieux se taisent.

Le Terrien leva les yeux.

La phrase résonna en lui, comme un écho ancien.

Il sentit une onde remonter le long de sa colonne vertébrale, un frisson de mémoire.

— Les dieux se taisent, répéta-t-il lentement... alors parlons pour eux.

Chapitre 19 « Les couleurs du courage »

Sous la vaste coupole du foyer terrien, la lumière de l'après-midi filtrait à travers les hautes vitres, étirant de longues traînées dorées sur le sol poli.

La grande horloge du temps indiquait quinze heures trente – jour +11.

Les guerriers, vêtus sobrement, se désaltéraient en silence. Leurs gestes mesurés trahissaient la lassitude d'une journée trop pleine d'ombres.

Andy, debout près d'une table, posa sa coupe. Son regard glissa sur chacun d'eux avant qu'il ne s'avance, droit, au centre de la salle.

Sa voix, grave mais contenue, fendit le murmure ambiant.

— J'aimerais avoir votre attention, s'il vous plaît.

Les conversations s'éteignirent aussitôt. Les regards se tournèrent vers lui, ceux des guerriers, mais aussi celui, attentif, de Solveig.

Andy inspira profondément avant de reprendre :

— Aujourd'hui, nous avons salué pour la dernière fois le courageux Clayton, et...

Un claquement sec coupa sa phrase. Artémis venait de poser violemment son verre sur la table.

— Où veux-tu en venir, Andy ? Lança-t-elle, irritée.

Andy se tourna vers elle, sans colère, mais avec cette fermeté tranquille qu'on lui connaissait.

— J'aimerais porter et représenter mon drapeau national.

Un murmure étonné parcourut l'assemblée. Izumi s'avança, les sourcils froncés.

— Quel drapeau ?

Avant qu'Andy ne réponde, Solveig s'interposa, le regard fier.

— Celui des États-Unis. Comme le portait fièrement Clayton.

Artémis fronça les sourcils et fit un pas vers Solveig.

— Les Sages ne lui ont jamais donné de drapeau respectif. Pourquoi devrions-nous nous en soucier ?

— Il le savait dès le début, répliqua Izumi. Où est le problème ?

Andy rejoignit Solveig, se plaçant à sa hauteur. Son regard passa lentement d'un visage à l'autre.

— Je ne suis pas d'accord. Avant de savoir que mon aïeul était le Thrace le plus connu au monde, j'étais un citoyen américain. Je suis né sur ce sol, comme Clayton, et à ce titre, j'ai le droit de représenter mes valeurs nationales.

Bongani, jusque-là silencieux, leva la tête, intrigué.

— Il n'est pas question ici de racisme ou de ségrégation. Mais pourquoi ce changement soudain, Andy ? Tu combattais jusqu'alors pour l'honneur de tes parents injustement oubliés.

Andy hocha lentement la tête.

— Je me suis rendu compte que ma foi et mon patriotisme résidaient dans ces couleurs. Mon jugement n'était que le reflet de ma colère.

Warrent s'avança, esquissant une révérence théâtrale.

— Cela ne me pose aucun problème, tant que tu ne décides pas unilatéralement de devenir notre chef.

Youcheng, les mains jointes, approuva d'un signe de tête.

— Nous sommes et resterons indépendants dans nos choix. Chacun représente son drapeau, et reste maître de ses décisions.

Andy l'imita, respectueux.

— Aucun souci, Youcheng. Et puis, je n'ai pas l'intention de vous mater.

Alain éclata d'un rire franc.

— Je l'adore, ce Thrace !

Lobsang, grave, posa une main sur l'épaule d'Andy.

— On n'échappe pas à son destin.

Mehdi s'approcha à son tour.

— J'accepte que tu portes désormais les couleurs de ton pays. Je suis fier de vivre ce moment solennel.

Artémis, furieuse, se tourna vers lui.

— C'est contraire à la volonté des Sages !

— Les Sages ne connaissent rien à la réalité humaine, répondit Mehdi avec calme.

Vlad s'interposa, son regard empreint d'une sagesse tranquille.

— Nous n'avons pas à nous soumettre à l'envi des Yarasiens. Chacun de nous doit agir selon sa propre conscience.

Artémis se raidit.

— Très bien. Fêtez donc votre victoire symbolique. Mais pendant ce temps, nous avons perdu l'avantage de combattre sur nos terres.

Andy s'approcha d'elle, les yeux brûlants de fermeté.

— Que cela soit ici ou ailleurs, rien n'ébranlera notre détermination.

Il pivota vers Solveig, le regard incandescent.

— Nous deviendrons les élus des Yarasiens. Et alors, nous pourrons enfin rentrer chez nous.

Au fond de la salle, Teya observait la scène, le visage à demi dans l'ombre. Dans son regard brillait une jalousie muette, mêlée d'une étrange admiration.

*

Le lendemain, le foyer terrien fut convoqué dans la grande salle.
Les douze survivants prirent place autour de la table ovale.
Au centre, l'hologramme du dôme projetait la carte des arènes à venir.
Des zones rouges pulsaient lentement, les territoires ennemis.

Teya entra.
Son pas était sûr, mais son visage trahissait une tension nouvelle.
— Les Sages ont parlé, annonça-t-elle.
— Encore des ordres ? Lança Izumi, sèche.
— Non. Des avertissements.

Elle fit glisser ses doigts sur la table : une lumière s'alluma, dessinant les constellations autour d'eux.
— Chaque victoire modifie l'équilibre de Yaras. Les Esrepiens sont affaiblis. Les Lactériens se replient. Les Xiorciens, eux, rassemblent leurs forces. Et les Sages veulent... accélérer le tournoi.

Warrent, nerveux, tapa du poing sur la table.
— Qu'ils viennent ! On leur fera payer Clayton, Diego, tous les autres !
— Calme-toi, répliqua Mehdi. La rage seule ne sauvera personne.

Andy se leva.
Tous les regards convergèrent vers lui.
Son visage avait changé : plus ferme, plus grave, irradié d'une détermination neuve.
— Non, Mehdi. Cette fois, c'est elle qui nous sauvera. La rage, mais dirigée, tenue, humaine.

Il tourna lentement autour de la table.
— Nous avons suivi leurs règles. Nous avons obéi à leurs ordres. Et chaque obéissance nous coûte des frères.
Il marqua une pause, son regard glissant sur le visage de Teya.
— Aujourd'hui, ça s'arrête.

Un murmure parcourut la salle.
Izumi fronça les sourcils.
— Tu parles de désobéir ?
— Je parle de choisir.

Teya se redressa, glaciale.
— Andy, fais attention à tes mots.
— Non, Teya. Ce sont les tiens qui me tuent. Depuis le premier jour, tu répètes leurs sentences, tu traduis leurs lois... Mais qu'en est-il de toi ? Où est ton choix ?

Elle resta figée, incapable de répondre.
Dans son regard passa l'éclat fugace d'une peur qu'elle ne comprenait pas elle-même.

Andy s'approcha, sa voix se fit plus douce, presque intime :
— Les Sages ne cherchent pas la paix. Ils veulent la perfection. Et la perfection, c'est la mort du vivant. Nous, les Terriens, on n'est pas parfaits. On souffre, on tombe, on aime, on doute... Et c'est ça, la vraie force.

Il posa la main sur la table.
L'hologramme réagit, changea de couleur : le rouge vira à l'or.
— Je ne me battraï plus pour eux. Je me battraï pour nous.

Un silence absolu suivit sa déclaration.
Puis Bouganï, d'une voix basse, déclara :
— Alors je marche avec toi, frère.

Mehdi hocha la tête.
— Moi aussi.

Un à un, les autres suivirent.
Même Izumi, les yeux plissés d'irritation, céda dans un soupir :
— Autant mourir libres.

Teya, au centre de la salle, recula d'un pas.
Dans son esprit, la voix des Sages résonnait déjà, menaçante.
Ne laisse pas l'instinct corrompre la mission...
Mais son cœur, lui, battait à contretemps, trop fort, trop humain.

Elle ferma les yeux.
Quand elle les rouvrit, Andy la regardait encore.
Il y avait dans ses yeux la même flamme que dans ceux de Spartacus, cette flamme qui avait autrefois embrasé Rome.

Teya murmura, presque malgré elle :
— Alors... commence la révolte.

Andy répondit, d'un ton calme et implacable :
— Non, Teya. Elle a déjà commencé.

Chapitre 20 « Le Pacte des Âmes »

Le lendemain matin, un soleil livide montait lentement au-dessus de la cité guerrière Esrepienne.

Sous le dôme translucide, l'arène se découvrait comme un monde à part : un entrelacs calme de structures rejoignant une île pavée de pierre grise, bordée de végétation sauvage et gigantesque. Des milliers de fleurs multicolores se balançaient sous un vent généreux, couvrant le chant des oiseaux.

Les Terriens, transpirants, entrèrent sur l'île avec leurs chevaux et prirent position, le cœur lourd.

Alain, Youcheng et Lobsang marchaient au côté d'Andy, le regard dur.

— Pas de Lune, pas de traction terrestre sur cette foutue planète, mais ces drôles d'arbres sentent vraiment bon, lança Warrent en levant sa main gantée. Et c'est censé représenter l'art Esrepien ?

Sur l'île, des milliers de roches blanches, plus imposantes les unes que les autres, se dressaient, sculptées de mille façons, laissant leur pureté se dévoiler au soleil.

— Ils nous observent sûrement, cachés quelque part, répondit Youcheng en s'armant de son épée. Séparons-nous pour les surprendre.

Vlad hocha la tête, son marteau à la main, qu'il fit claquer sèchement.

— Youcheng a raison. Je pars vers l'est. Je n'aime pas ces jeux de cache-cache.

Bongani et Artémis s'armèrent à leur tour et le suivirent sans un mot.

Izumi, Mehdi, Warrent et Solveig prirent la direction de l'ouest.

Solveig appela son bouclier et sa lance, puis jeta un dernier regard vers Andy avant de disparaître entre les blocs.

Alain s'approcha d'Andy, un sourire satisfait au coin des lèvres.

— Que dirais-tu de m'accompagner dans cette folie, mon frère d'armes ?

Andy esquaissa un sourire en coin, sortant son glaive du fourreau.

— Je suis partant, Alain. Allons-y, et pas de quartier.

Sous la lumière crue du zénith, Andy, Alain, Lobsang et Youcheng progressaient en silence, armes à la main, à travers les nombreuses roches si blanches qu'elles les éblouissaient.

Lobsang leva les yeux.

— Cet endroit... il doit être sacré pour eux.

— Sacré ou pas, les Esrepieus se font attendre. Où sont-ils ? Répondit Alain.

Andy, se protégeant le visage du soleil, regarda vers lui.

— Tu ferais mieux de t'armer, mon ami.

Alain fit claquer sa hache et ajusta son casque de bronze.

— Rien que pour toi, mon Thrace ! Aujourd'hui, ce sera à la hache. J'ai besoin de m'extérioriser, ajouta-t-il avec arrogance.

Il fit un pas confiant... puis tout bascula.

Le chef Esreprien, Pilôsitt, surgit d'un bond, protégé par son bouclier triangulaire, et planta puissamment son sabre à double tranchant dans le ventre d'Alain avant qu'il ne puisse réagir. Un cri. Un choc. Le sang éclaboussa aussitôt les roches blanches.

— Non ! Hurla Andy.

Bouclier levé, il fonça sur l'ennemi.

Autour de lui, les Esrepriens jaillirent des roches, rapides et silencieux.

Lobsang, Lance équipée d'un crochet, engagea le combat.

Youcheng fit tourner sa lame.

La bataille éclata dans un fracas de métal et de cris étouffés.

Sur une hauteur, Pilôsitt, son masque aux trois piques d'or brillant sous la lumière, observait la mêlée avec une satisfaction glaciale.

Le soir tomba rapidement. Le ciel violet versait une lueur funèbre sur la cité.

Andy, épuisé mais debout continuait d'affronter son adversaire en le frappant de son glaive.

Youcheng, dégoulinant sous son casque, combattait avec témérité à l'aide de son fouet de fer, avant de tomber, transpercé net par deux poignards au plexus.

Lobsang, respiration saccadée, chancela, blessé, puis s'effondra à son tour.

Pilôsitt hurla sa joie et leva le bras, triomphant.

Andy, haletant, sentit une vibration étrange : la douane énergétique se déclencha entre lui et l'Esreprien, scellant la fin du duel.

Les deux guerriers se figèrent, séparés par un champ de lumière ondoyante.

Andy baissa lentement son glaive, le remit au fourreau, et salua son adversaire.

— Que ton honneur te suive dans la mort ou la victoire.

Son regard se perdit dans le soleil couchant, oscillant entre les roches.

— Youcheng... Lobsang... cria-t-il. Ramenons le corps d'Alain. Il mérite un dernier au revoir.

Mais lorsqu'il se retourna, le silence lui répondit.

Devant lui, le sol était maculé du sang de ses deux frères d'armes.

Andy demeura immobile, figé, les yeux écarquillés.

*

Plus tard, dans le calme du foyer, les survivants s'étaient réunis autour d'un feu d'ambre.

La flamme, nourrie d'une essence Yarasienne, dansait lentement au centre de la pièce.

Andy s'assit, le visage marqué, mais l'esprit plus clair que jamais.

— Nous avons gagné, dit Vlad, le regard vide. Mais à quel prix ?

— Le prix de la vérité, répondit Andy.

Il releva la tête, son regard croisa celui de Teya, qui se tenait dans l'ombre.

— Les Sages ne veulent pas la paix, murmura-t-il. Ils veulent le contrôle.

Un silence tomba.
Même le feu sembla vaciller.

Teya s'avança d'un pas.

— Et si c'était faux ? Si je vous disais que les Sages n'ont pas choisi la guerre, mais l'équilibre ?

— Alors ils ont échoué, répondit Andy. Car l'équilibre sans justice n'est qu'une autre forme de domination.

Elle resta figée, ses lèvres entrouvertes, frappée par la justesse du mot.
L'équilibre.

Ce mot qu'elle servait, qu'elle récitait depuis sa naissance... devenait soudain le masque d'une tyrannie qu'elle n'avait jamais voulu voir.

Solveig posa une main sur l'épaule d'Andy, comme un serment silencieux.

— Tu sais qu'ils te craindront, désormais.

Andy sourit à peine.

— Je sais. Mais la peur est le début du respect.

Chapitre 21 « Le crépuscule des certitudes »

Dans le grand hall silencieux, l'air semblait figé, suspendu à la flamme vacillante des torches. Le temps lui-même, sur Yaras, paraissait s'être arrêté.

Teya entra sans bruit.
Sa silhouette noire trancha la lumière dorée.
Ses pas résonnèrent doucement sur le marbre.
Devant elle, les dépouilles de Lobsang, Youcheng et Alain reposaient côte à côte, drapées dans les étoffes funéraires.
Leurs visages, apaisés, semblaient dormir.
Autour d'eux, les Terriens s'étaient regroupés épuisés, les yeux rougis, les épaules basses.

Elle s'arrêta à distance, silencieuse.
Puis, lentement, elle posa un genou à terre et inclina la tête.
— Que leurs âmes trouvent la lumière... murmura-t-elle.

Andy, debout face aux corps, serra les poings.
— Tu étais absente. Tu n'étais pas là.
— J'étais convoquée par les Sages, répondit-elle d'une voix basse.
— Et tu n'as rien dit pour nous défendre ?

Teya releva les yeux.
— Crois-tu qu'ils m'écoutent encore ?

Leurs regards se croisèrent deux mondes irréconciliables.
La colère dans les yeux d'Andy, la résignation dans ceux de Teya.
Entre eux, le silence s'étira, comme une corde prête à rompre.

Solveig brisa l'immobilité :
— Assez. Nous sommes vivants, et c'est à nous d'agir. Pas aux Sages.

Elle fit un pas en avant, s'adressant à tous :
— Lobsang croyait que la foi pouvait dépasser la guerre. Youcheng disait que la sagesse guidait le courage. Alain... lui, vivait chaque instant comme le dernier. Alors, faisons honneur à leurs mots, pas à leur mort.

Ses paroles flottèrent dans la salle, comme une promesse à demi murmurée.
Andy hocha la tête lentement.
— Tu as raison. Il est temps de faire ce que les Sages craignent le plus : penser par nous-mêmes.

Vlad se redressa, bras croisés.
— Si tu vas où je crois, tu risques gros, Andy.
— Peut-être, répondit-il, mais nous risquons déjà tout en obéissant.

Artémis, ironique, secoua la tête.

— Et que proposes-tu ? Une révolution ? Une armée de, dix contre des dieux ?

Andy fit un pas vers elle, le regard fixe.

— Non. Une étincelle. Les dieux craignent la lumière plus que les armes.

Un silence, lourd et dense, suivit ses mots.

Puis Bongani posa sa main sur son épaule, d'un geste fraternel :

— Alors, sois cette étincelle, mon frère. Et nous serons la flamme.

Teya détourna les yeux, troublée.

Ces mots, pourtant simples, faisaient trembler en elle quelque chose qu'elle croyait éteint depuis toujours.

Une flamme, oui mais une flamme dangereuse, capable d'embraser le monde des Sages.

*

Cette nuit-là, Yaras dormait sous un ciel d'obsidienne.

Andy, seul, se tenait sur la terrasse du dôme.

Sous ses pieds, la cité vivait d'un souffle lointain, ponctué de lueurs et de murmures.

Il leva la tête vers les étoiles, vers la Terre, invisible, là-bas, quelque part dans l'infini.

— Père, Mère, murmura-t-il. Vous m'entendez ? Je crois comprendre, maintenant. Vous vouliez que je vive libre... Pas pour moi, mais pour tous ceux qu'on enferme au nom de l'ordre.

Le vent se leva, froid et pur.

Le drapeau qu'il portait sur l'épaule claqua doucement, ses plis illuminés par la lueur des lunes.

Derrière lui, une ombre approcha.

Teya.

Elle s'arrêta à quelques pas, hésitante.

— Pourquoi restes-tu là, seul ?

— Pour me souvenir.

— De quoi ?

— De ce que nous étions avant de devenir leurs pions.

Elle voulut parler, mais aucun mot ne vint.

Alors, elle s'assit près de lui.

Longtemps, ils restèrent silencieux, leurs souffles mêlés au vent.

Enfin, Teya demanda :

— Et maintenant ?

Andy la regarda, droit dans les yeux.

— Maintenant, on arrête d'attendre leurs ordres. On agit.

Une étoile filante traversa le ciel, traçant un sillon doré entre deux mondes.

Teya suivit sa course, le cœur serré.

— Tu vas nous condamner tous.

— Non, répondit Andy, la voix ferme. Je vais nous libérer.

*

Les Terriens dans la grande salle restèrent figés devant le spectacle, ils n'osaient plus parler. Seul le grondement lointain des vagues et le fracas des armes emplissaient la salle, comme si l'arène entière résonnait jusque dans leurs poitrines.

Solveig serra le poing.

— Ce n'est plus un tournoi... C'est une extermination.

Bongani, blême, acquiesça lentement.

— Ils ne se battent pas pour la gloire, mais pour survivre à la folie de leurs maîtres.

Mehdi, appuyé contre la rambarde, soupira.

— Les Sages ont voulu faire de la guerre un art. Ils ont oublié qu'elle reste un crime.

Teya, postée en retrait, ne répondit pas.

Son visage demeurait impassible, mais ses doigts, crispés sur la rambarde, trahissaient l'angoisse.

Ses yeux suivaient chaque mouvement de Tusulac, ce titan qu'elle savait inarrêtable.

À chaque coup porté, à chaque cri étranglé, une ombre de doute gagnait son regard.

Puis la lumière se mit à vaciller.

Les deux soleils se voilèrent d'un nuage ocre ; les gradins disparurent dans une brume soudaine.

La clameur du combat se fit lointaine, étouffée.

Un dernier choc retentit, sec et définitif.

Puis, le silence.

L'hologramme s'éteignit.

L'arène, effacée.

Il ne restait que la respiration saccadée des Terriens, et le reflet tremblant de leurs visages sur la vitre.

Andy rompit le silence, la voix rauque :

— Voilà ce qu'ils veulent que nous devenions. Des bouchers, des instruments.

Warrent, les bras croisés, détourna les yeux.

— Et pourtant, regarde-les : ils obéissent. Comme nous.

Teya tourna lentement la tête vers lui.

— Non, dit-elle. Vous n'êtes pas comme eux.

— Pas encore, répliqua Warrent amèrement. Mais on y vient.

Mehdi posa une main sur son épaule.

— Alors, il faut agir avant que cela n'arrive.

Tous se turent.

Le mot *agir* flotta dans l'air, lourd, irréversible.

Solveig regarda Andy.

Il ne dit rien, mais son regard suffisait : la décision mûrissait déjà.

Dans l'ombre, Teya se détournait, portant la main à son communicateur.

Une voix grave en sortit, vibrante d'autorité.

— *Guide Teya, le Conseil exige un rapport. Immédiatement.*

Elle inspira profondément, les yeux fixés sur Andy, puis répondit à voix basse :

— Dites au Conseil... qu'ils devraient se préparer à entendre ce qu'ils n'ont jamais voulu comprendre.

Chapitre 22 « La Chute des Frères »

Les lames s'entrechoquaient comme des prières brisées.
Sous les trois soleils, la glace éclatait à chaque pas.
Les chevaux piaffaient, effrayés par le hurlement des vents Lactériens qui semblaient vouloir effacer jusqu'au souvenir du courage humain.

Warrent, ruisselant de sueur sous sa visière, tournait autour de Manamra.
Leur duel n'avait plus rien d'un combat : c'était un rite, une symphonie de rage et de grâce.
La cheffe Lactérienne bondit, lame double, fouettant l'air de ses faucilles.
Warrent para esquiva, frappa un coup sec, précis, mais son épée heurta le bouclier double, ricocha, et laissa son flanc découvert.
Manamra en profita : deux gestes, deux entailles nettes.
Le sang jaillit sur la neige.

Le Terrien tomba à genoux, haletant, son regard se figeant sur le masque de bouffon rouge.
— Tu ne... tu ne gagneras pas, balbutia-t-il.
— Je ne gagne pas, humain. Je survis, répondit-elle avec un accent étranger, presque doux.
Puis la faucille s'abattit.

Bongani hurla. Sa flèche partit comme un cri et transperça un adversaire de plein fouet, l'envoyant rouler sur la glace.
Vlad, rugissant, fendait la mêlée de sa hache et de son marteau, chaque coup soulevant une gerbe de cristaux sanglants.
Mais pour un ennemi tombé, deux surgissaient.
Les Lactériens combattaient en silence, disciplinés, sans haine seulement avec la froide conviction de leur devoir.

Andy tenta de rallier les siens.
Il leva sa lance, la pointa vers le ciel.
— Tenez bon ! Pour ceux qui sont tombés ! Pour la Terre !

La lumière du diamant rouge, au sommet de l'arène, pulsa soudain.
Une onde écarlate traversa le champ de bataille.
Les armes vibrèrent, les armures grincèrent.
Puis, sans avertissement, le sol se mit à trembler.
Des fissures parcoururent la glace.
La mer sous leurs pieds se réveilla.

Vlad se retourna, effaré.
— Par les dieux... ils font s'effondrer leur propre sanctuaire !
— C'est une stratégie ! Cria Andy. Repliez-vous vers les hauteurs !

Mais il était trop tard.
Un pan entier du champ de bataille s'effondra dans la mer grise.
Des chevaux, des combattants, des morceaux d'armure, disparurent dans les flots rugissants.

Andy sentit le vide se creuser sous lui.
Sa monture hennit, paniquée.
Il planta sa lance dans la glace, se hissa de justesse sur une corniche, haletant.
En contrebas, Vlad luttait encore, frappant à l'aveugle, son marteau éclatant la roche gelée.
Bongani, arc rompu, essayait d'aider Warrent, déjà immobile.
Manamra, debout sur une dalle brisée, observait la scène sans bouger.
Ses yeux d'un bleu laiteux semblaient refléter toute la misère du monde.

— Assez ! Cria Andy d'une voix qui résonna dans tout le sanctuaire.
Le son porta, se répercuta sur les murailles, jusqu'à se fondre dans un grondement sourd.
— Ce tournoi n'est plus qu'un charnier ! Vous voulez l'honneur ? Le voici !
Il jeta son glaive sur la glace, en signe de défi.

Les Lactériens s'immobilisèrent.
Même Manamra sembla hésiter.
Le vent s'apaisa, comme si la planète elle-même retenait son souffle.

Alors, du ciel, une voix tonna.
Froide. Impérieuse.
— *Terrien, ton insubordination ne sera pas tolérée.*

Andy leva les yeux.
Un faisceau doré descendait du dôme céleste, pur comme une sentence.
Les Sages parlaient.
Leur lumière transperça la glace, enveloppa Andy dans une prison d'énergie translucide.
Solveig hurla son nom.
Mais déjà, il disparaissait.

Chapitre 23 « La sentence des Sages »

Quand il rouvrit les yeux, la lumière blanche l'aveuglait.
Il flottait dans un espace sans contours, suspendus dans un vide où le son lui-même semblait banni.

Face à lui, trois silhouettes se matérialisèrent.

Immobiles. Dorées.

Les Sages.

L'un d'eux prit la parole :

— *Andy Storm, descendant du Thrace révolté, tu as défié l'équilibre.*

— L'équilibre ? Répéta Andy, d'une voix rauque. Vous parlez de massacre au nom de l'équilibre ?

— *Tu as propagé la désobéissance. Tu as ravivé le feu de la révolte.*

— J'ai seulement choisi de ne plus tuer sans raison.

Un silence s'étira.

Puis la voix centrale, plus grave encore, déclara :

— *Alors, tu seras jugé selon ton héritage. Si Spartacus a échoué contre Rome, que son sang échoue à nouveau contre nous.*

Andy serra les dents.

— Vous pouvez me condamner... mais vous ne ferez pas taire ce que vous avez créé.

Ses yeux brûlaient d'une lueur nouvelle.

— Vous avez fait de moi votre arme. J'en ferai votre jugement.

Chapitre 24 « Le Sang et la mémoire »

Le rugissement des Xiorciens s'étouffa dans un écho grave, avalé par la brume qui montait des racines.

Sous le ciel ocre, la tête de Pilôssit tournait lentement au bout de la hampe, exposée comme un trophée barbare.

Le vent, d'abord timide, emporta les derniers cris, puis ne resta que le silence, un silence lourd, épais, sacré, celui des champs maudits.

Dans le foyer d'observation, les Terriens restaient pétrifiés.

Personne n'applaudit, personne ne parla.

Même Teya, debout derrière eux, baissait la tête.

La victoire de Tusulac résonnait comme un glas.

Andy fit un pas en avant, le regard fixé sur la vitre.

Son reflet lui apparut : pâle, épuisé, étranger à lui-même.

— C'est fini, murmura-t-il.

— Non, répondit Solveig d'une voix blanche. C'est le commencement.

Mehdi serra son chapelet, les lèvres remuant sans un son.

Izumi posa sa main sur son sabre, le regard perdu dans l'horizon artificiel.

— Ils se préparent pour nous, dit-elle calmement.

Un frisson parcourut l'assemblée.

Warrent, la voix rauque, répondit :

— Alors préparons-nous pour eux.

Teya, restée dans l'ombre, s'avança enfin.

Son visage semblait vieilli, presque humain dans sa lassitude.

— Vous affronterez Tusulac dans trois jours terrestres.

Un souffle d'effroi traversa la salle.

Andy releva brusquement la tête.

— Trois jours ? Après tout ce que nous avons perdu ?

— C'est la volonté du Conseil, répondit-elle sans le regarder.

Izumi serra les poings.

— Leur volonté, ou la tienne ?

Teya soutint son regard sans ciller.

— Je ne décide plus de rien.

Un silence.

Puis Andy, d'une voix rauque, dit :

— Alors il est temps que quelqu'un décide pour eux.

Les mots tombèrent comme des pierres dans l'eau.

Personne ne réagit d'abord.

Mais dans le regard de Mehdi, puis dans celui de Solveig, quelque chose s'alluma, une lumière discrète mais vivante.

Warrent rompit la tension d'un rire bref :

- Je ne sais pas ce que tu prépares, Thrace, mais compte sur moi.
- Ce n'est pas une vengeance, répondit Andy. C'est une délivrance.
- Même chose, souffla Izumi.

Teya fit un pas vers lui.

- Si tu fais cela, tu condamnes tout le programme.
- Ce programme est déjà condamné, répondit Andy sans détour. Il ne crée pas des héros. Il enterre des peuples.

La Yarasienne resta un instant muette, les lèvres entrouvertes.

Puis, lentement, elle baissa les yeux.

- Les Sages t'entendent déjà.
- Alors qu'ils écoutent, répliqua-t-il. Pour une fois, qu'ils entendent ce que dit un homme libre.

*

Cette nuit-là, Yaras ne dormit pas.

Les couloirs du dôme vibraient d'une tension nouvelle.

Les caméras de surveillance semblaient clignoter plus vite, les drones passaient plus bas, comme si le système lui-même percevait la menace.

Dans la salle basse du foyer, Andy, Solveig, Izumi, Mehdi et Warrent s'étaient réunis autour d'une carte holographique de la cité.

Les visages baignés de lueurs bleues, ils parlaient bas, vite.

— Les sources d'énergie du dôme sont ici et là, indiqua Mehdi. Si on les neutralise, la connexion avec les Sages sera coupée quelques minutes.

— Assez pour agir, souffla Solveig.

Izumi acquiesça.

— Et assez pour mourir aussi.

Andy leva les yeux.

Son visage, creusé par la fatigue, portait pourtant une expression de calme absolu.

— Mourir pour une cause, c'est déjà vivre deux fois.

Warrent tapota son épaule.

— J'ai toujours rêvé d'une belle dernière phrase, mon vieux. Tu viens de me la voler.

Ils échangèrent un sourire, un vrai, sincère peut-être le dernier.

Puis, d'un geste lent, Andy posa sa main au centre de la carte.

— Pour nos morts, pour notre Terre, pour notre liberté.

Les autres firent de même.

Cinq mains jointes, cinq destins mêlés.

Et dans la pénombre, une lueur fragile naquit, celle d'une insurrection.

Chapitre 25 « Le jugement du Ciel »

Andy, aux côtés de Teya dans le foyer d'observation, regardait l'extérieur à travers la grande vitre.

Dehors, le monde avait pris la couleur du sang.

— Nous sommes dans le final, dit-elle sans emphase. Seule la race gagnante prétendra au *finish*.

Andy se tourna vers elle, une fatigue neuve dans le regard.

— Tu n'es pas venue, encore une fois, aux obsèques de trois valeureux guerriers.

— Je... je suis désolée, souffla-t-elle. C'est plus fort que moi.

— Pourquoi ?

— Je ne me sens pas concernée par leur mort et je préfère rester isolée... Pourtant, j'éprouve une réelle peine pour eux.

— C'est déjà ça de pris, murmura Andy.

Ils se turent, happés par le théâtre des mondes.

Plus tard, lorsque les clameurs Xiorciennes remontèrent du dehors, Teya porta ses mains à son visage, comme pour retenir un pressentiment.

— Tu devrais venir voir qui sera votre adversaire demain, dit-elle.

Andy s'approcha de la fenêtre et grimaça.

— Les Xiorciens. Et leur chef, Tusulac.

— Tu as surmonté la mort de tes parents, reprit-elle doucement. Tu as repris ton drapeau, pardonné sa négligence. Tu peux encore franchir ce seuil.

Andy serra les poings.

— Je crois que je vais me coucher.

— Seule la confiance t'aidera à traverser tes doutes, Andy.

Il pivota brusquement ; la colère prit le pas sur la fatigue.

— Fous-moi la paix !

Il quitta la salle d'un pas vif, emportant avec lui l'odeur d'un homme stressé, cherchant le remède à sa cause.

Chapitre 26 « Tragédie »

Le treizième jour écoulé, l'arène de combat Xiorcienne, terrifiante, se déployait, noyée dans les nuages, en un damier aérien sous deux grands soleils levés et trois lunes. L'attraction y était telle que des plates-formes en suspension, reliées par des passerelles minces comme un trait d'aiguille, découpaient le ciel.

Chaque guerrier y était isolé des autres, visible de tous, livré à un destin qu'il ne choisissait pas.

Nul ne savait qui viendrait à lui.

Andy, en armure, combattit le premier : rapide, énergique, précis.

Sa lance entailla son adversaire et le fit reculer de plusieurs pas.

Dans un bref répit, il jeta un regard en travers du damier ; une grimace lui traversa le visage, un présage.

Plus loin, Warrent, visière baissée, lancé au galop, abaissa sa lance sur un Xiorcien à pied.

Le choc, à son désavantage, le projeta au sol.

L'Anglais se releva lourdement, appela ses armes l'épée nue, le bouclier en avant.

Le duel reprit, plus dur.

Mehdi se battait avec courage et méthode, alternant ses armes, feintes et angles courts.

Blessé à plusieurs reprises, il serrait les dents et poursuivait son plan comme on récite une prière.

Izumi, tenace, faisait chanter son sabre long : sa dextérité lui gagnait l'avantage, mais son adversaire, ardent, la marquait de coups précis.

Solveig, aux aguets, attendait son adversaire.

Plongeant d'un nuage épais, Tusulac apparut, grognant sa hargne.

Il fit appel à son bouclier en forme de diamant et à son sabre à triples lames.

Solveig, sans se laisser impressionner, bondit comme un fauve, évita, contre-attaqua de sa hache.

Face à Tusulac, elle le força à reculer de plusieurs pas ; l'espace d'un souffle, le damier entier sembla suspendu à son audace.

*

Teya, seule dans le foyer d'observation, se tenait droite, habillée comme pour un bal où l'on n'invite personne.

Elle mordilla ses lèvres, serra les poings, puis laissa tomber un souffle tremblant.

— Vous allez remporter cette bataille... j'en suis sûre.

*

Le soleil décroissait rapidement, découpant le damier en lames d'ombre alternées.
Glaive en main, le bouclier appelé, Andy pressa son ennemi et porta l'assaut final :
l'adversaire s'effondra dans une mare sombre, haletant jusqu'au silence.

Il releva la tête, reprit son souffle, chercha ses frères d'armes... et se figea.

Warrent, épée et bouclier en avant, se heurta enragé à un mur d'acier vivant.
L'ennemi repoussa sa dernière combinaison et, au corps-à-corps, enfonça sa dague décisive dans le cou du Terrien.

Il s'affaissa sous un bruit sourd ; son sang coula, l'armure sonna contre la pierre suspendue.

Mehdi, meurtri, occupa intelligemment toute la surface de sa case ; profitant de la lenteur de son adversaire à bout, il recula de quelques pas, fit appel à son javelot et le lança avec force.
Le trait trouva l'ouverture et le transperça de part en part.
Haletant, il vacilla, mais demeura debout, le vent soulevant ses cheveux, ses mains offertes au ciel, murmurant quelques mots.

Izumi, armée de ses deux sabres, poursuivit sa partition agile et rageuse, chaque coup appelant le suivant comme un refrain de survie.

Solveig, épuisée, avait désormais tiré son épée : elle réalisait l'impossible, tenir Tusulac en échec.
Acculé, le chef Xiorcien lança deux cerceaux tranchants qui obligèrent la Terrienne à relâcher la pression.
Le duel tourna : un angle inespéré, minuscule et cruel, s'ouvrit.
Tusulac en profita pour planter son épée d'un coup dans le ventre de Solveig puis, d'un geste fluide et maîtrisé, saisit un cerceau et le posa sous sa gorge.

— Non ! Cria Andy, la voix brisée, courant sur sa passerelle, espérant rejoindre sa sœur d'armes.

*

Des larmes coulèrent sans bruit sur les joues de Teya.
Ses mains se plaquèrent sur sa bouche ; ses yeux restèrent fixés au carreau, comme si les regarder pouvait inverser la scène.

*

Tusulac suspendit son geste et se tourna vers Andy.
Un regard de défi, lointain, sur une autre case du ciel.
Dans ce court silence, Andy laissa tomber son glaive.
Le métal heurta la pierre avec la gravité d'un glas.

— Solveig... hurla-t-il, la voix brisée.

La bouche en sang, Solveig haletante tourna légèrement la tête vers Andy.
Dans l'éclat de ses yeux, un sourire mince et apaisé comme un secret d'enfance confié à travers l'abîme.

Hagard, Andy arracha son casque et s'effondra sur les genoux.
Alors le geste tomba, sous le hurlement rageur de Tusulac : le cerceau acheva son tracé.
La tête de Solveig s'échappa ; son corps bascula dans le vide.

— Non !

Andy frappa la dalle de ses poings avec une violence rare.
Le ciel lui-même sembla trembler devant sa détresse.

Les astres se couchèrent, laissant sur les morts une égalité amère.
Les deux races galactiques se séparèrent, mais pour certains, l'intention demeurait intacte.

Chapitre 27 « Le jour des cendres »

Le lendemain, la lumière du dôme semblait plus froide, plus haute, presque cruelle. Sous les grandes voûtes du foyer, le silence régnait, un silence d'église, de tombe, de fin du monde.

Les Terriens restants se tenaient immobiles autour d'une table vide. Leurs visages, tirés, blêmes, semblaient sculptés dans la cendre.

Andy n'avait pas dormi.

Il demeurait debout, le regard perdu dans le vide, les yeux rouges d'avoir trop retenu.

Devant lui, sur la table, reposait le casque de Solveig.

Ses doigts le touchaient à peine, comme s'il craignait de profaner un reliquaire.

— Elle est tombée en combattant, dit Mehdi d'une voix brisée. Elle n'a jamais reculé.

— Et pour quoi ? Répondit Andy d'un ton rauque. Pour nourrir le spectacle de leurs dieux ?

Izumi ferma les yeux.

— Ne parle pas ainsi d'elle.

— Je parle de *nous tous*, gronda-t-il. De cette farce céleste qu'ils appellent honneur !

Il donna un coup dans le vide, manquant de peu la table.

Le casque roula au sol.

Le bruit métallique résonna dans la salle comme une cloche funèbre.

Warrent s'approcha, boitant, une main sur la plaie qui lui barrait le flanc.

— Ce n'est pas ce qu'elle aurait voulu, Andy. Elle croyait encore en toi.

— En quoi ? En un fantôme de liberté ? En un homme qui enterre ses amis ?

Teya, restée à distance, observait sans oser intervenir.

Ses yeux cherchaient un mot, une phrase, quelque chose à dire, mais rien ne venait.

Andy se détourna brusquement.

— Sortez. Tous.

— Andy, protesta Mehdi, la voix pleine d'inquiétude...

— SORTEZ ! Hurla-t-il.

Ils quittèrent un à un la salle, laissant derrière eux un silence blessé.

Teya resta.

Elle fit un pas, puis un autre.

— Tu n'es pas seul.

— Non. Je suis l'homme le plus seul de cet univers, murmura-t-il sans la regarder.

Elle s'approcha encore, jusqu'à être à portée de son souffle.

— Tu portes la douleur du monde. Mais tu ignores encore que cette douleur est ton pouvoir.

Andy leva les yeux vers elle.

— Mon pouvoir ? Tout ce que je touche meurt. Mes parents, mes frères d'armes, Solveig...

Même la Terre me rejette.

— Non, Andy. Tu es *la Terre*. Sa chair, sa colère, son souvenir. Tu es le dernier à croire encore en elle.

Elle posa une main sur sa joue, lente, hésitante.

— C'est cela qu'ils redoutent.

Un éclair traversa la verrière.

Le dôme vibra.

Des sirènes hurlèrent dans le lointain.

Teya recula vivement.

— Les Sages... ils savent que tu doutes.

— Alors, qu'ils viennent, répondit-il d'une voix soudaine calme.

Il ramassa le casque de Solveig, le plaça sur la table et posa sa paume dessus.

— Je te le promets, murmura-t-il. Plus personne ne mourra pour leur gloire.

Teya le regarda, bouleversée.

Un frisson parcourut son dos ; elle comprit que quelque chose venait de naître.

Pas un espoir.

Une décision.

Chapitre 28 « La Paix d'un instant »

La musique emplissait la chambre, enivrante, mélancolique, pareille à une mer ayant oublié ses rivages.

Andy, étendu sur les couvertures, fixait le plafond, meurtri au-delà des mots.

La porte se matérialisa dans un souffle maîtrisé.

Teya entra, préoccupée, élégante, belle d'une beauté étrangère à toute consolation.

Elle s'avança jusqu'au pied du lit.

— Andy.

Il tourna la tête vers elle, les yeux encore lourds des peines du damier du ciel.

— Va-t'en.

Teya s'approcha doucement, posa un doigt sur la sono ; la musique s'adoucit jusqu'à devenir un simple murmure.

— Toujours cette musique triste...

— Tu ne pourras jamais comprendre, répondit-il d'une voix éteinte.

Elle hésita, puis fit un pas vers lui.

— Je... je suis désolée.

Andy garda le regard perdu au plafond. Le silence s'étira, dense, presque sacré.

Teya entrelaça ses doigts, nerveuse.

— Cela fait deux jours qu'ils nous ont quittés, dit-elle enfin. Et j'en suis vraiment peinée.

Mais aujourd'hui, je peux te dire qui sera votre adversaire pour le grand final.

— Cela ne changera rien, murmura Andy.

— Je l'ai vu... Tusulac. Il a réduit Manamra en pièces, sans remords, avec une puissance inégalée.

Avec ses hommes, ils ont massacré jusqu'au dernier la race Lactérienne.

Tusulac a brandi la tête de la cheffe, son masque de bouffon encore fixé, avant de la jeter sur ses terres glacées.

Son regard se voila un instant sous le souvenir.

— Je pensais que tu serais heureux de pouvoir l'affronter à nouveau.

Andy se redressa, le visage marqué par la tristesse, la fatigue et une colère contenue.

— Quelle différence ? C'est la mort qui nous attend.

— Mais... le fait que Tusulac ait tué quelqu'un que tu aimais, cela ne ferait-il pas un avantage ?

Andy se leva brusquement.

— Un avantage ?

Il s'approcha d'elle, presque nez à nez, la voix vibrante.

— Solveig et Warrent, comme tous les autres, étaient uniques et indissociables. Nous ne faisons qu'un face à ce défi.

— Je pensais que Solveig...

— Oui, j'avais avec elle une entente particulière, une compréhension instinctive.

Mais cela ne change rien : nous portions tous la même cause.

Tu ne peux pas comprendre, tu n'es pas une Terrienne.

Il s'éloigna vers la salle de douches, les traits tirés.

Teya, peinée, le suivit du regard.

— Je regrette vraiment de ne pas être une Terrienne à part entière, dit-elle doucement.

Mais toi, Andy... tu devrais avoir plus confiance en toi, et en l'avenir. Moi, j'y crois encore.

— Félicitations ! Répondit-il sèchement, avant de disparaître derrière la porte.

Elle resta seule un moment, l'air abattu.

Puis, lentement, elle quitta la pièce, le pas traînant, la tête basse.

*

Sous la douche, l'eau battait contre les épaules d'Andy.

Il appuyait les mains à plat contre la paroi, le front penché, laissant la chaleur lessiver sa fatigue.

La vapeur emplissait la pièce comme un brouillard de songes.

Dans le souffle de l'eau, il crut d'abord rêver : deux mains se posèrent doucement sur son dos, effleurèrent ses épaules, puis s'immobilisèrent.

Il se retourna lentement.

Teya se tenait là, nue, le regard plein d'une tendresse qui n'avait rien d'un ordre, rien d'un devoir.

— Je ne veux pas te perdre, Andy, murmura-t-elle.

Il la fixa longuement, déchiré entre le rejet et l'émotion. Puis il céda.

Dans un mouvement simple, il prit ses mains, les serra contre son cœur.

La vapeur autour d'eux sembla se changer en lumière.

Rien ne fut dit de plus.

Il n'y eut qu'un silence habité, un contact humain, fragile et nécessaire dans ce monde où tout se défaisait.

Ils s'embrassèrent tendrement, passionnément, laissant leurs mains parcourir leurs corps.

Et quand la pluie artificielle se fit plus douce, Andy ferma les yeux.
Pour la première fois, depuis longtemps, il n'y avait plus de peur, ni de rage seulement la paix
d'un instant suspendue.

Chapitre 29 « Le Colisée des Ombres »

Sous les deux soleils levants, brûlants comme des braises jumelles, l'arène Xiorcienne étendait sa blancheur aveuglante. Andy, Izumi et Mehdi, cuirasses bariolées, cheveux battus par des rafales de vent chargé de poussière, avançaient côte à côte. Leurs chevaux, tenus à bonne distance, soufflaient en creusant des sillons dans le sol nu ; les sabots clapotants soulevaient sans cesse une fine pluie de poudres qui volait en nuées. Rien, ici, ne rappelait l'architecture suspendue et chantante des Xiorciens : la guerre avait tout rasé mémoires, plantes, signes des bâtisseurs jusqu'à laisser cette plaine stérile et silencieuse, comme un autel préparé pour des sacrifices.

Izumi, sa longue chevelure battante relevée d'un geste sec, plissa les yeux vers l'horizon lisse et interrogatif.

— Que se passe-t-il ? Murmura-t-elle. Les Xiorciens nous réservent-ils quelque piège nouveau ?

Mehdi, calme comme l'eau d'un puits profond, laissa courir son regard sur le front enduit de sueur des combattants, les deux soleils faisant miroiter la sueur et le métal.

— Nous sommes là depuis seize jours, répondit-il lentement. Mais ici, le temps n'a plus prise. Seule la victoire mettra fin au compte à rebours de la mort.

Andy, tendu, leva un instant son casque, fixa un point à sa gauche ; son visage se fit dur, grave, presque noir sous la poussière.

— Tusulac... et ses trois guerriers, dit-il d'une voix qui n'admettait ni surprise ni peur. Ils nous attendent. Ils savent qu'ils ont l'avantage du nombre.

Izumi et Mehdi échangèrent un regard, surpris, mais sans peur.

— Quoi qu'il arrive, dit Mehdi avec fermeté, c'est moi qui m'occuperai de Tusulac.

Izumi, les doigts dans ses cheveux, le fusilla du regard avec une colère amusée :

— La courte paille, vraiment ? S'écria-t-elle. Et puis l'avantage du nombre ou non, parole de samouraï, je ne reculerai pas.

Mehdi chercha le manche de son sabre, le caressa comme on fait avant un rituel ; puis, d'un geste sec, il repoussa la lame dans son fourreau.

— Le hasard n'a plus sa place ici, ajouta-t-il. Mais je ne laisserai Tusulac à personne.

Un sourire amer passa sur les lèvres d'Izumi ; Mehdi, en riant bref, répliqua :

— Si on s'en sort, je vous invite à un vrai repas en Arabie. Ma mère suit la recette ancestrale, je vous assure.

— Et moi, proposa Izumi en arquant un sourcil, je vous ferai goûter des sushis à Tokyo promis, je paie la tournée après ceci.

Andy les regarda, un peu attendri malgré la tension ; puis, la voix lourde d'un serment, il ajouta :

— Ce qui compte, c'est la fraternité. Quoi qu'il arrive, cela ne m'oublierai jamais.

— Pour tous nos frères d'armes morts pour l'humanité et les caprices d'autrui, conclut Izumi, la voix cisailée par la douleur autant que par la fierté.

Ils s'arrêtèrent à bonne distance. La poussière blanche formait une vague qui roulait entre eux et leurs ennemis. Mehdi joignit les mains, ferma les yeux et murmura une prière ; Izumi, silencieuse, pressa ses paumes ; Andy fit le signe de la croix, les lèvres pincées, puis fixa Tusulac d'un regard de ténèbres.

Tusulac apparut enfin, entouré de ses trois guerriers : silhouette massive, muscles saillants qui semblaient sculptés dans le métal, casque fermé comme le visage d'un géant de pierre. Son pas était lent, lourd, sûr, une arrogance fluide émanait de chacun de ses gestes, comme si la victoire était déjà un vêtement qu'il portait. À trois mètres des Terriens, il s'immobilisa et, d'un geste théâtral, avança lentement ses mains. Sa voix, quand elle tomba, claqua comme un couperet froid.

— Je suis honoré de bientôt vous offrir la mort, dit-il, mépris moite dans la parole. Celle qui fera de mon peuple la force dominante de cette galaxie. Celle que les Yarasiens choisiront pour engendrer leur nouvelle race.

Andy, sidéré, murmura :

— Il... il parle notre langue.

— Depuis le début, répliqua Tusulac avec une ironie fluide. Nous vous entendons gémir, vous plaindre et prier dans vos dialectes. C'est l'un des dons accordés aux peuples combattants. Nous, au moins, savons garder le silence.

Izumi ricana, dédaigneuse :

— Continue comme ça, et tu finiras étouffé par ta suffisance.

Un rire bref, aigu comme une lame, s'échappa de Tusulac.

— Tu n'es ni dépourvue d'humour ni de courage, femme. J'espère que tu seras ma première victime, que j'écraserai de mes propres mains.

— Ce sera moi qui t'affronterai ! Répondit Mehdi, la voix coupante comme le fil d'une lame.

Le chef Xiorcien leva lentement la tête, jaugea Mehdi d'un regard froid, puis, sans hâte, acquiesça d'un mouvement à peine perceptible. Il dégaina sa triple lame ; ses doigts suivirent le métal comme une caresse, amour barbare pour l'acier. Le reflet sur la surface paraissait presque vivre.

— Avant de vous offrir la mort, poursuivit-il d'un ton solennel, je vous accorde un dernier privilège : choisissez l'endroit où s'achèvera votre existence. Que votre sang se mêle à la poussière de votre monde, sans salir le mien.

Izumi pinça les lèvres et rassembla ses cheveux en un chignon serré, la mâchoire dure.

— Comme il est attentionné... ironisa-t-elle. Mais j'accepte mal ses bonnes manières.

Mehdi sourit, cheveux au vent, et tourna sa tête vers Andy comme pour sceller une destinée partagée.

— Fais-nous ce plaisir, Andy : choisis l'endroit. Puis refermons le chapitre, dit-il doucement.

Andy resta un instant immobile, surpris par la solennité de la demande. Il ferma les yeux, prit une longue inspiration, et quand il rouvrit la paupière, quelque chose brûlait dans son regard — une flamme froide, réglée à la bonne hauteur du sacrifice.

— Très bien, dit-il enfin, la voix basse comme une promesse. Choisissons le champ le plus haut, là où le vent pourra emporter nos noms. Qu'on se souvienne non pas de la peur, mais de notre choix.

Un silence tomba, lourd, sacré ; même la poussière sembla suspendre son vol. Les trois Terriens se rangèrent, prêts. Les Xiorciens répondirent par un grondement presque bestial ; les arènes célestes, ce jour-là, étaient prêtes à être le théâtre d'un destin.

Et dans l'air chauffé par deux soleils, sous l'œil impassible des lunes, le Colisée des Ombres s'ouvrit à leur lutte, un lieu où la chair et la mémoire seraient mesurées à l'aune de l'acier.

Soudain, le décor se métamorphosa comme dans un rêve d'enfant ou une illusion de Dieu. Sous leurs pieds, le sol vibra, se fissura, rugit.

Des colonnes jaillirent de la poussière, des arcs se formèrent dans un fracas de pierre. Les murs prirent forme, les gradins s'emplirent de silhouettes. Le sable devint chair et le vent, clameur.

Le Colisée de Rome renaissait, immense, doré par deux soleils étrangers, saturé d'une foule invisible qui scandait en écho : « Combat ! Sang ! Mort ! »

Izumi, frappée d'émerveillement, fit tourner lentement son regard autour d'elle.

— Par les dieux... si j'avais su, je n'aurais jamais parié finir dans cet amphithéâtre.

Andy observait les gradins, hagard, comme s'il retrouvait un souvenir enfoui dans sa propre mémoire.

— Je ne sais même pas pourquoi j'ai choisi ce lieu, murmura-t-il.

Mehdi esquissa un sourire, presque apaisé.

— Ce n'est pas toi, Andy... c'est *Spartacus*. Il a choisi pour toi. Et c'est parfait.

À ces mots, Tusulac recula d'un pas, impressionné malgré lui. Ses yeux d'acier balayèrent le décor antique, la majesté du lieu.

— Impressionnant, gronda-t-il. Aucune échappatoire... un tombeau digne de moi.

Il étendit les bras ; ses trois guerriers l'imitèrent. Leurs ombres s'allongèrent dans le sable blanc.

En face, les trois Terriens dégainèrent à l'unisson.

Le choc de métal résonna aussitôt. Andy engagea le premier : le bouclier levé, il fendit l'air d'un coup de glaive, si violent qu'il fit reculer son adversaire d'un pas. Le Xiorcien para riposta avec une brutalité mécanique. Les lames s'entrechoquèrent dans une pluie d'étincelles.

À sa droite, Izumi, deux sabres en main, dansait. Chaque mouvement était une prière. Les deux Xiorciens qui l'affrontaient la harcelaient, mais elle tournait, esquivait, tranchait deux éclairs jumeaux, précis, implacables. Sous la lumière des soleils, ses lames dessinaient des arcs d'argent.

Plus loin, Mehdi, seul, faisait face à Tusulac. Leur duel devint un ouragan. Les coups pleuvaient, chaque impact résonnait jusque dans les fondations du Colisée. Le Terrien fit appel à ses poignards et les lança avec la rapidité d'un éclair. Tusulac les détourna de son bouclier en triple cercle, mais le choc vibra jusque dans ses bras.

Mehdi en profita pour avancer, un cri, un bond, un élan. Mais le chef Xiorcien, plus rapide, pivota, abaissa sa lame, et dans le même souffle la remonta. Un éclair rouge jaillit. La lame mordit la chair.

Mehdi hurla. Son corps chancela, brisé. Une seconde plus tard, le sabre de Tusulac s'abattit une nouvelle fois nette, définitive. Le corps du Terrien tomba, décapité, dans un bruit de chair contre la pierre.

*

Dans le foyer d'observation, Teya, vêtue d'une robe bleue diaphane, observait en silence. Sous la lumière des écrans, ses traits semblaient sculptés dans la peur. Ses mains tremblaient. Elle porta les doigts à sa bouche, les yeux dilatés. Les cris de la foule traversaient les murs de verre et venaient mourir contre son cœur. Pour la première fois, elle eut peur. Une peur humaine.

*

Au centre de l'arène, Andy recula sous les coups répétés de son ennemi. Son bouclier, cabossé, vibrait à chaque impact. Le souffle court, il jeta un coup d'œil de côté juste à temps pour voir la lame de Tusulac s'abattre sur Mehdi, trancher son bras, puis son torse. Le cri resta suspendu dans l'air comme un fil rompu. Puis la tête roula, et le sang coula sur le sable blanc.

— NON ! Hurla Andy.

La rage le submergea. Son cri déchira le tumulte, ralluma quelque chose de primal dans le cœur du Colisée. Il repoussa son adversaire d'un coup de bouclier, pivota, frappa sans répit. Les coups pleuvaient comme une tempête. Le Xiorcien tenta de riposter, chancela, tomba. Avant même que sa lance ne rejoigne sa main, Andy bondit, leva son glaive et le planta droit dans sa tête. Le corps se raidit, puis s'effondra. Le sable se teinta de rouge sous les acclamations sauvages des spectateurs.

À droite, Izumi peinait à tenir tête à ses deux assaillants.
Leurs attaques étaient coordonnées, chirurgicales.
Elle perdit ses sabres, projetés loin d'elle par un double impact.
Haletante, elle recula et appela son fauchard : une lame courbée, longue, effilée comme une lune de guerre mariée à un manche aussi long qu'une lance.
Son sang gouttait sur la poignée, mais elle tint bon.

Les deux Xiorciens préparèrent leur riposte.
L'un appela un bouclier triangulaire, l'autre fit apparaître trois longues fléchettes d'acier.

Izumi lança sa lance.
L'arme siffla puissamment dans l'air, découpa en deux le bouclier de l'un et lui entailla son torse dans un arc parfait.
Une figure d'école de haut niveau digne des maîtres de Kyoto.

Mais derrière, le second Xiorcien avait déjà décoché ses fléchettes.
Deux impacts secs : la première perfora son bras, la seconde sa cuisse.

Izumi chancela, tomba à genoux et laissa tomber son fauchard.
Le sang coula sur le sable.
Elle appela son sabre, d'un geste désespéré. L'acier claqua dans ses mains.
Les deux Xiorciens se ruèrent.

Andy vit la scène, ses yeux injectés de sang.
— IZUMI !

Il appela d'un coup son javelot.
Trois pas, un souffle, un jet.
L'arme fendit l'air dans un cri de vent, et traversa la tête du Xiorcien, l'arrêtant net dans son élan.
Le corps s'effondra lourdement.

Tusulac pivota, furieux.
— Tu as désobéi au règlement, Terrien !

— Il n'y a plus de règlement, répondit Andy d'une voix basse, brûlante.

Izumi, au sol, leva une main tremblante, refusant l'aide.
Andy la fixa, une seconde, son regard plein de promesses muettes. Puis il se tourna vers Tusulac.

Le chef Xiorcien, rugissant, appela son dernier guerrier.
Le colosse s'avança.

Andy, hurlant sa hargne, se mit à courir.
Ses pas frappaient la terre à un rythme de tonnerre.
Il appela ses poignards deux éclairs dans ses paumes puis les lança avec dextérité et force, puis à mi-course, il bondit.
Le monde sembla suspendu.

Il réclama sa pique.
Le trait d'énergie jaillit dans ses mains, traçant une ligne de feu entre ciel et sol.
Et avant même que le Xiorcien débarrassé de justesse des deux poignards n'esquisse un geste,
la lance le transperça au torse.
Le corps se tordit, cloué au sol, le sang jaillissant en gerbes écarlates.

Le Colisée entier rugit.
Les gradins tremblaient sous les acclamations.
Andy, couvert de sang, haletant, se tenait debout, seul, les bras écartés, face au chef Xiorcien.

*

Dans le foyer, Teya, blafarde, posa une main tremblante sur la vitre.
Son cœur battait si fort qu'elle en perdit le souffle.
Devant elle, Andy avançait seul vers son destin.
Et dans ses yeux se lisait quelque chose d'à la fois humaine et divin : la rage d'un homme...
et le souvenir d'un esclave nommé Spartacus.

Chapitre 30 « Le jugement des Sages »

Le sable s'était apaisé, comme s'il retenait son souffle.

Andy avança vers Tusulac, pas après pas, jusqu'à se tenir à sa hauteur. Entre eux, le silence se dilata, épais, presque sacré, traversé seulement par le lointain halo des gradins qui s'effaçaient déjà.

Il retira son casque et le jeta. Le métal tinta puis s'éteignit dans la poussière. D'un geste lent, méthodique, il défit sa cuirasse, ses spalières, ses jambières chaque pièce tombant avec le poids d'un fardeau ancien. Bientôt, il ne resta qu'un torse nu marqué de plaies propres et de sueur, des sandales mangées par la bataille, et un regard clair, tendu, planté dans celui de son adversaire.

— Je comprends maintenant pourquoi Spartacus a choisi ce lieu... ce Colisée.

Il ramassa son glaive, rejeta le fourreau d'un mouvement sec.

Il se tourna vers son cheval, vers le drapeau dressé derrière lui et son regard s'adoucit, sans trembler.

— Mon aïeul, un gladiateur prestigieux, a combattu ici pour sa liberté et contre l'oppression des siens.

Il revint vers Tusulac, se pencha pour prendre le bouclier de Mehdi taché du rouge d'un frère et l'attacha solidement à son bras.

— Mais moi, aujourd'hui, je ne me bats pas pour un drapeau... ni même seulement pour la liberté ou contre l'oppression.

Une pause. Son souffle se posa.

— En ce jour, je me bats pour des idéaux plus vastes... pour ce que l'humanité a de plus précieux.

Tusulac dressa la pointe de sa triple lame. Un éclat, presque difficile à admettre, passa dans sa voix.

— J'admire ton courage et ta vaillance, Terrien. Avant que je ne t'accorde la mort, dis-moi ton nom.

Andy serra encore la lanière du bouclier. Il leva les yeux vers le ciel, envoya un baiser invisible, comme un adieu.

*

Face à la vitre, Teya, les mains jointes contre sa poitrine, laissa monter une prière qu'elle n'avait jamais apprise.

— Je t'aime, Andy... murmura-t-elle, la voix tremblante.

*

Andy se tourna vers Tusulac, le visage baigné de lumière.

— Sache-le, Tusulac ! Je... je suis ce que chaque Terrien est !

Un sourire, brisé et libérateur, fendit ses lèvres. Il inspira à pleins poumons, puis cria, jusqu'à heurter les pierres mêmes :

— JE SUIS SPARTACUS !

Le choc des lames éclata aussitôt.

Tusulac libéra toute sa puissance, chaque coup fendait l'air comme un éclair refréné. Andy esquiva, frappait, reculait, reprenait l'initiative. Le sable se teinta de rouge, les veines battaient aux tempes, l'acier chantait haut et clair. La lame des Xiorciens mordit : une estafilade au flanc ; Andy gronda, se referma, et relança. Sa riposte fut une ligne d'angle et de foi : feinte, crochet, taille, revers la garde de Tusulac vacilla.

Alors le chef Xiorcien jeta une poignée de sable.

Le monde d'Andy devint une nuit salée. Il recula, trébucha, sentit la mort effleurer son cou. La rage, froide, le releva. Il fit un pas, deux, repoussa la masse de Tusulac, retrouva la garde et abattit son glaive, la mâchoire crispée.

Tusulac, acculé, déploya soudain non pas deux mais quatre cerceaux tranchants. Les disques sifflèrent en une croix d'acier, le rire du Xiorcien claquant sec :

— Maintenant, je vais te découper en morceaux, gladiateur, et laisser tes tripes maculer ta Terre !

Andy ferma les yeux une fraction, reprit une respiration régulière, fronça les sourcils.

— Prends mon fauchard ! Cria Izumi, la voix écorchée.

Il tourna la tête, se rua vers elle. Les cerceaux filaient déjà, guidés par la malice de Tusulac. Andy appela son bouclier, couvrit son buste : un premier impact ricocha, hurla contre le métal, un deuxième laboura le rebord, un troisième heurta la tranche et s'éparpilla. Il agrippa le fauchard d'Izumi, la lame courbe de lune la fit chanter et rejeta son bouclier déformé, inutile.

Tusulac fondit sur lui.

La courbe du fauchard, vive et souple, brisa l'élan des cerceaux restants, croisa trois fois la triple lame, puis se referma comme un piège au ras des poignets ennemis. Luisant d'écume, le chef Xiorcien grogna.

Andy laissa glisser l'arme, rappela son glaive : le métal claqua dans sa paume comme un serment retrouvé.

Le combat se resserra.

À chaque frappe du Terrien, on eût dit que la main d'un autre guidait la sienne, une main plus ancienne, plus patiente, venue d'un esclavage devenu légende. Un geste puis un autre, puis la scansion d'un peuple entier se logea dans l'épaule, dans le coude, dans les doigts. Spartacus n'était pas un fantôme : il était une mémoire musculaire, un devoir dans la chair.

Tusulac vacilla. Trois entailles, nettes, parallèles, ouvrirent son flanc, son épaule, sa cuisse.

Il posa un genou, puis l'autre.

Le ciel lui tournait autour.

Andy, veines gonflées, souffle battant, posa la pointe de son glaive à la gorge du chef Xiorcien.

— Maintenant, à ton tour. Tu vas payer.

D'un geste lent, mesuré, il glissa la lame pour décrocher le masque.

Le visage qui apparut était d'une jeunesse presque insolente, peau pâle, tatouage spiralé sur la tempe, yeux d'un vert profond. Sous l'armure, un adolescent courbé par une gloire trop lourde.

Le glaive se leva à deux mains.

Il resta suspendu.

Le masque, par terre, regardait de côté.

— Non... souffla Andy.

La colère se dissipa. La pointe s'abaissa.

Alors l'acier vibra, une onde sombre, profonde, courut le long de la lame, descendit dans le poignet, remonta à l'épaule. Le sol frissonna.

— Que... que se passe-t-il ? Dit-il, stupéfait.

Déjà, le Colisée se dissolvait.

Les arcs pâlissaient, les gradins se vidaient, les clameurs s'éteignaient comme un feu qu'on recouvre de sable. Deux soleils, deux lunes, demeurèrent clairs, presque doux.

Andy se précipita vers Izumi. Il la souleva, la serra, sentit la chaleur fragile de sa respiration.

— Non... pas toi aussi...

— Andy ! Appela Teya. Les Sages nous font l'honneur de leur présence.

Le bloc de survie glissa jusqu'à eux, s'ouvrit en coquille. Des bras lisses emportèrent Izumi, la couchèrent avec soin. Ses paupières battirent une dernière fois ; sa respiration se fit lente. Le couvercle se referma et l'engin disparut dans un souffle.

*

Un point de lumière s'élargit sur la droite.
Cinq silhouettes émergèrent d'un halo doré. Les Sages.

Leurs corps élancés portaient de longues tuniques d'une soie blanche constellée de signes mouvants. Leurs visages allongés, fronts puissants, laissaient paraître deux yeux noirs, profonds, presque humides. Les nez et les bouches, réduits à l'essentiel, semblaient baignés d'une lumière intérieure. Le plus grand portait, serti au centre du front, un diamant blanc unique dont l'éclat filtrait comme une aurore.

Derrière eux, la cité Yarasienne se dévoila juste un instant : hautes tours d'opale suspendues à des passerelles de verre, lumière bleutée, entrailles cachées. Plus loin, une plage infinie, un sable filé par le vent, et des vagues qui se brisaient avec la patience des mondes anciens.

Andy ramassa son glaive, encore vibrant, et s'avança jusqu'à Teya. Les Sages vinrent à leur rencontre. Le premier s'arrêta devant lui. Son regard entra dans celui d'Andy comme on entre dans une pièce silencieuse.

— Pourquoi tant de brutalité ? Demanda Andy, la voix brisée.

Le Sage prit le glaive avec une délicatesse d'orfèvre. Il observa la lueur qu'il dégageait, l'écoula presque, puis le rendit avec respect.

— La nature offre ses dons les plus précieux, dit-il, et quand nous en oublions le sens, elle nous le rappelle tôt ou tard.

— Vous êtes si avancés... si sages... si intelligents alors pourquoi ?

Le Sage esquaissa un sourire pâle.

— Cette brutalité est une vérité universelle. Toute espèce qui veut vivre doit lutter. Nous avons renoncé trop longtemps à ce principe ; notre race s'est adoucie jusqu'à l'affaissement. Le souffle nous quitte. Nous avons besoin de nous souvenir de la force, non comme d'une cruauté, mais comme d'un élan.

Il échangea un regard avec ses pairs, hocha doucement la tête.

— Nous avons besoin de votre vitalité. De votre obstination à vivre.

Les quatre autres Sages s'avancèrent.

— Les valeurs humaines, dit le second, sont riches et essentielles. Elles sont la clé de tout renouveau.

Il se tourna vers Teya, son ton se fit presque tendre :

— L'amour, le respect, l'acceptation, la considération...

— L'appréciation, l'ouverture, la réciprocité, l'intelligence, ajouta le troisième.

— La solidarité, la bienveillance, l'écoute, l'empathie, l'entraide, poursuivit le quatrième.

— La fraternité, la loyauté, la discipline, la tolérance et la clémence, conclut le cinquième. Voilà ce que vous avez incarné, vous, Terriens, au milieu de la mort. Nous vous présentons nos excuses, au nom de toute la race Yarasienne.

Le premier Sage s'accroupit près de Tusulac. Il observa le jeune chef, qui respirait faiblement, et leva les yeux vers Andy.

— Je vous demande, dit Andy d'une voix ferme, de le guérir. Qu'il retourne parmi les siens.

Le Sage souri et acquiesça.

Une sphère médicale surgit, drapée d'un halo vert. Des tentacules souples soulevèrent Tusulac. Le jeune Xiorcien tourna la tête ; son regard croisa celui d'Andy, reconnaissant et soulager.

Puis il s'évanouit, aspiré dans la lumière.

Une Sage s'approcha. Elle prit le glaive d'Andy, le tint dans ses paumes ouvertes comme un objet sacré.

— Andy Storm alias Spartacus vous avez réalisé ce que nul n'avait su faire : rendre à ce métal chargé de mémoire le pouvoir de l'écoute. Il vous entendra longtemps encore, entre nos deux mondes.

Ses traits se détendirent dans une sorte d'extase silencieuse ; elle emporta l'arme, franchit une porte de lumière et disparut.

Le dernier Sage, resté près d'Andy, posa sa main sur son épaule.

— Tu dois retourner sur Terre et reprendre une vie normale. Sache que, désormais, nous serons les garants de la race terrienne comme promis.

Les yeux d'Andy s'agrandirent.

— On a réussi...

Il chercha Teya du regard et une peur sourde lui monta à la gorge.

— Et elle ? Que va-t-elle devenir ?

Le cinquième Sage tourna calmement la tête vers la jeune femme.

— Nous déciderons plus tard de sa vie... ou de sa mort.

— Non ! Hurla Andy.

Il fit un pas, prêt à courir vers elle, mais une onde fulgurante le frappa en pleine poitrine. La même lumière qui l'avait autrefois ravi à la Terre. Son corps se figea. Ses yeux trouvèrent ceux de Teya deux océans pleins de larmes.

— Andy... souffla-t-elle.

Il disparut, net, sans bruit, comme une braise soufflée.

Teya tomba à genoux. Des larmes roulèrent, silencieuses. Elle s'inclina devant le dernier Sage — geste d'obéissance ou d'ultime supplication tandis que, tout autour, le théâtre de mort se repliait sur lui-même, avalant ses sables, ses armes et ses fantômes sous le soleil chaud de Yaras.

La mer, au loin, reprit son va-et-vient.
Et dans la lumière, un nom ancien continuait de battre :
Spartacus.

Épilogue « Le Renouveau »

Trois mois plus tard, sur Terre.

Le soir tombait, lavé d'un ciel rouge-or et de nuages lourds d'été. Andy descendit du bus, le pas tranquille, le regard apaisé.

Le vent, doux et tiède, agitant le drapeau national accroché à son porche. Il s'arrêta un instant pour le contempler, hochant la tête avec un mince sourire.

Cette fois, il ne ressentait plus ni honte ni colère.

Seulement la paix.

Au bout de l'allée, Lindsay surgit du perron, débordante d'énergie.

— Je t'avais bien dit d'avoir confiance ! Cria-t-elle, radieuse.

— Que se passe-t-il ? Demanda-t-il, intrigué.

— Nous avons gagné ! L'État a reconnu la faute de la société. Ils vont verser toutes les indemnités dues aux ouvriers... et à nos parents !

Andy resta un moment figé, puis laissa échapper un rire, franc, incrédule.

— Génial... Ils le méritaient tant.

— Et ne refait plus jamais de fugue, tu m'entends ? Te retrouver à moitié nu sur ton lit me hante encore !

— Promis. Plus jamais.

— À demain ! Ton repas est dans le four. Oh, et j'oubliais : une certaine Izumi t'a écrit sa lettre t'attend sur ton bureau.

Elle le salua d'un geste joyeux et s'éloigna vers sa voiture. Andy la regarda partir, le cœur léger.

Puis il monta lentement les marches du perron et poussa la porte d'entrée.

*

Plus tard, dans sa chambre, il posa son sac aux pieds du bureau. La radio diffusait une chanson ancienne, mélancolique, celle d'un autre âge *Nirvana*.

Il prit la lettre d'Izumi, la tourna dans sa main sans l'ouvrir. Le papier semblait chaud, presque vivant.

Puis il leva les yeux vers la fenêtre : dehors, les premières étoiles clignotaient.

Il ferma les paupières.

Un souvenir revint la chaleur d'une peau, le murmure d'un souffle, la vapeur d'une douche, et ce mot qu'il n'avait jamais oublié : *amour*.

Quand il les rouvrit, il sentit une présence.

La porte s'était entrouverte, laissant filtrer une lumière dorée.

— Lindsay ? fit-il doucement.

Mais ce ne fut pas sa sœur.

Une silhouette entra, gracieuse, élancée, sensuelle. Les cheveux de jais coulaient jusqu'à sa taille, son regard brillant d'une lueur presque céleste.

Elle portait une tenue étrange entre l'armure et la soie du style héroïne de manga étui sanglé dans le dos.

Andy se figea, les yeux grands ouverts.

— Teya... C'est impossible...

Elle sourit, douce et fière, comme si elle revenait d'un rêve trop long.

— Les Sages ont décidé que je méritais de vivre parmi les Terriens, dit-elle calmement.

À condition qu'une personne m'enseigne votre monde. Je t'ai recommandé, et ils ont accepté. Ils m'ont même donné une nouvelle identité... et une profession.

Andy resta muet, le souffle coupé.

— Je... je n'y crois pas...

— Pourtant, me voici.

Elle s'approcha, posa ses mains sur sa poitrine. Il sentit son cœur battre, fort, libre.

Alors, il céda, l'attira contre lui et l'embrassa avec une intensité qu'aucune guerre n'aurait pu briser.

Quand leurs lèvres se séparèrent, il la contempla de haut en bas, un éclat de malice dans le regard.

— Il faudra peut-être changer ta tenue... sinon je vais avoir des ennuis avec le voisinage !

— Je m'y attendais, répondit-elle avec un rire cristallin.

Elle retira lentement l'étui de son dos et le lui tendit.

— Les Sages m'ont chargée de te remettre ceci. C'est ton glaive.

Il te permettra, un jour, de communiquer avec les esprits des enfants de Yaras.

Andy tira la fermeture et découvrit la lame. Dès qu'il la saisit, le métal vibra, émettant une onde sourde, presque organique.

Une lumière douce enveloppa la pièce.

Il la contempla longuement, songeur, puis rangea la lame et la posa sur le bureau.

Teya s'approcha encore, lui prit la main et l'embrassa.

Leurs souffles se mêlèrent.

Ils s'embrassèrent à nouveau, plus fort cette fois, et leurs corps s'unirent avec la tendresse de ceux qui se sont perdus pour mieux se retrouver.

Sous leurs gestes, le monde sembla s'effacer, ne laissant que la chaleur, la peau, et la lumière du soir tombant.

*

Loin, très loin, dans la cité de lumière de Yaras.

Les cinq Sages se tenaient debout devant un vaste cocon translucide suspendu dans les airs.
À l'intérieur flottait un nouveau-né, paisible, baigné dans un liquide ambré.
La troisième Sage plongea ses mains dans la substance visqueuse et en retira l'enfant ruisselant.
Elle le tendit au premier Sage, qui le prit avec une gravité émue.

Les yeux du nourrisson s'ouvrirent.
Ils brillaient de toutes les couleurs du spectre humain et Yarasienne tout à la fois.

Le Sage leva haut l'enfant devant ses pairs.
— Que tous les premiers enfants de la nouvelle génération de Yaras portent les noms de ceux tombés pour son avènement.

La troisième Sage coupa le cordon ombilical d'un geste délicat.
Le premier reprit, la voix vibrante :
— Et que celui-ci porte le nom de celui qui a fait renaître nos valeurs... le nom de *Spartacus*.

Le cordon céda. Le cri du bébé s'éleva, brut, vibrant, presque humain.
Un cri de vie.

*

Sur Terre, au même instant.

Andy, enlacé à Teya, se redressa soudain, le regard perdu, comme traversé d'un éclair invisible.
— Hein... mais...

— Qu'y a-t-il ? Demanda Teya, inquiète.

Il se frotta les cheveux, nerveux.
— J'ai eu l'impression que la vie explosait en moi. Comme si... quelque chose venait de naître, quelque part.

Teya posa sa main sur sa joue et sourit.
— Encore une vilaine pensée de gladiateur... Oublie.

Andy sourit à son tour.
Il attira Teya contre lui, et dans un souffle, murmura :
— Fais-moi l'amour.

Ils s'unirent de nouveau, sous la lumière douce du soir, tandis qu'au loin, un orage d'été éclatait comme un battement de cœur.

*

Dans le bras du Sagittaire, à la lisière de la Voie lactée, un essaim d'étoiles s'alluma, déferlant dans l'obscurité.
Leur éclat nimba un système solaire, une couronne d'or autour d'un joyau bleu.

Au centre, la planète Yaras respirait, immense sphère d'océan et de lumière, berceau d'une vie nouvelle.
Ses deux lunes glissaient lentement dans le ciel violet, veillant sur la renaissance de deux mondes unis.

Et quelque part, dans le murmure des étoiles, un nom vibra encore, porté par les vents du cosmos :

Spartacus.

FIN